

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
) Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 565—SAMEDI, 2 MARS 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



C. J. MAZE, PRÉSIDENT



J. W. DAWSEY, GÉRANT



L. F. MORRISSON, VICE-PRÉSIDENT

LES PRINCIPAUX OFFICIERS DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DES COMTES-UNIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 MARS 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique. — Inauguration du chemin de fer des Comtés-Unis. — La mère, par J. N. Landry. — Carnet du *Monde Illustré*. — Poésie : Profession de foi du candidat, par Gustave Nadaud. — Le pape Léon XIII, par Marie-Louise Bergeron. — Le capitaine J. E. Bernier (avec portrait). — Le maréchal Ney fut-il fusillé ? — Carnet de la cuisine. — Poésie (avec encadrement) : Les roses, par Ronsard. — Le langage des fleurs. — Coin d'ameublement, par L. — Le meurtre de Mme Varin, par R. de T. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Faits scientifiques. — Notes et faits. — Jeu de Dames. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Feuilletons : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; Le secret d'une tombe, par Emile Ritchebourg.

GRAVURES.—Portraits des principaux officiers de la compagnie du chemin de fer des Comtés-Unis : C. J. Maze, président ; L. F. Morrison, vice-président ; J. W. Dawsey, gérant. — L'inauguration du chemin de fer des Comtés-Unis : Le pont de St-Jude ; Le marché de St-Hyacinthe ; La Philharmonique de Saint-Hyacinthe ; Groupe des invités. — Portrait de M. le capt. J. E. Bernier.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT VINGT-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent vingt-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 2 MARS, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



N sait que la Chine cumule en ce moment les horreurs de la guerre avec les ravages de la peste. Or, voici l'étrange version qui circule dans le Céleste-Empire sur la dernière origine du fléau.

L'impératrice douairière tient, paraît-il, constamment allumées chez elle dix-huit lampes représentant les dix-huit provinces de

l'Empire. Il y a quelque temps, l'une de ces lampes se mit à *filer* avec le plus singulier entêtement. L'impératrice envoya quérir le chef des astrologues qui, soigneusement, étudia le cas et consulta les archives de l'Empire. Après quoi, il annonça magistralement que la lampe qui brûlait si mal représentait la province de Canton, menacée, dit-il, d'une grave épidémie par laquelle seraient emportés les huit dixièmes de sa population.

Or, des prières publiques ayant été ordonnées sur l'avis de l'astrologue et sur l'ordre de l'impératrice, il paraît que le dieu de la peste consentit—toujours d'après l'astrologue—à un compromis par lequel la divinité vengeresse se contentait d'une hécatombe de quatre dixièmes d'humains et de quatre autres dixièmes de rats !

Heureuse transaction !

* * *

La haute société du Céleste-Empire considère, paraît-il, comme une règle de bienséance élémentaire, de complimenter hyperboliquement son interlocuteur, tandis que celui-ci est tenu, de par le code du bon ton, de se ravalier non moins surabondamment dans sa réponse.

Voici, du reste, un échantillon de la conversation quotidienne des mandarins et lettrés à boutons polychromes :

—Comment se porte mon très haut et très réputé ami et compatriote ?

—Ma méprisable carcasse va assez bien. Merci !

—Où donc se trouve votre palais ?

—Mon chenil est situé sur la grand'place.

—Votre charmante famille est-elle nombreuse ?

—J'ai cinq misérables avortons dans ma cahute.

—La santé de votre adorable et charmante épouse est-elle satisfaisante !

—Oui ! grand merci ! l'horrible créature jouit d'une santé parfaite.

Tout à fait exquis, ce dialogue à l'usage des gentlemen porte-queue, n'est-il pas vrai ? M. de Coislin, l'homme le plus poli de la terre, d'après Saint-Simon, n'eût pas trouvé mieux.

* * *

Les races européennes sont décidément en décadence.

Un savant viennois l'affirme et jette un douloureux cri d'alarme. Le stigmaté fatal de notre dégénérescence, c'est notre nez.

Notre nez n'est pas ce qu'il devrait être : il s'est allongé, rétréci, il n'est plus qu'un organe misérable et dégradé, inutile appendice de notre visage.

En effet, la raison d'être et la fin d'un nez est évidemment de sentir ; or, le nôtre ne sent plus rien. Il perçoit à peine les odeurs les plus violentes ; et c'est miracle qu'il en fasse autant avec les narines mesquines et dérisoires qu'il possède aujourd'hui.

Qu'on regarde le nez de nos frères les nègres, et ces belles narines largement ouvertes, prêtes à aspirer les plus insaisissables effluves de parfums. Voilà le nez qu'il faut avoir.

Une réforme est urgente : les peuples aryens doivent aviser dans le plus bref délai aux moyens de modifier la forme de leur organe olfactif.

Mais comment faire ? La chose paraît malaisée, à moins que l'évolution secourable ne s'en mêle. Et alors, ce sera bien long.

* * *

On a une certaine tendance à railler les gens qui, d'un caractère ferme d'ailleurs, s'effraient et souffrent en voyant certains insectes, certaines bêtes, des araignées, des

chauves-souris, des vipères, des chats-huants, etc., ou bien encore en entendant le grincement d'un couteau sur un bouchon de liège, ou la vibration d'un verre sur lequel on fait glisser le doigt.

Ce sont, certes, des antipathies singulières dont on ne peut expliquer la cause, mais avec lesquelles il faut cependant compter.

Nombre de personnages illustres, dont quelques-uns eurent un certain renom de vaillance n'ont pas été à l'abri de ces faiblesses.

Henri III ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat. Le duc d'Epéron s'évanouissait à la vue d'un levraut. Le maréchal d'Albret se trouvait mal au milieu d'un repas s'il arrivait qu'on servit un cochon de lait.

Vladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Erasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. Scaliger frissonnait de tout son corps en voyant du cresson. Le chancelier Bacon tombait en défaillance lorsqu'il y avait éclipse de lune.

Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en s'échappant d'un robinet, etc.

Soyons donc indulgents.

* * *

On sait quelle vénération les Anglais professent pour certaines anciennes coutumes, qu'ils continuent d'observer, alors même qu'elles ont perdu toute signification et paraissent aux profanes quelque peu saugrenues. En voici une bien faite, nous semble-t-il, pour mettre en joie les amateurs de traditions et de pittoresque.

Tous les ans, à l'ouverture des tribunaux (*law Courts*), le sollicitor (avocat) de la ville de Londres procède au bris solennel d'un fagot. L'origine de cette cérémonie bizarre, qui remonte au treizième siècle, et dont on a même trouvé des traces dans le *Doomsday-book*, est, d'après la tradition, la suivante :

Un jour, un roi d'Angleterre chassait dans une forêt du Shropshire, quand il fut attaqué par un sanglier. Son couteau de chasse lui tomba des mains et il allait être éventré par la bête : un paysan accourt, lui donne son couteau, et le roi découd son assaillant. En reconnaissance, le souverain décida que le paysan paierait la redevance qu'il devait à la Couronne en présentant, tous les ans, un bon et un mauvais couteau, et en coupant un fagot avec chacun d'eux.

On suppose que le tenancier est maintenant propriétaire de la terre en question, la redevance ne lui en ayant pas été demandée depuis plus de deux cents ans. Mais, en souvenir de ce fait et par une transposition d'obligation qu'on ne nous explique pas, le sollicitor de la Cité accomplit tous les ans le curieux rite du bris du fagot.

* * *

Tous les journaux qui se respectent ont maintenant une chronique de sport. On y traite chaque jour des exploits sportifs de la ville. On remonte même quelquefois plus haut, car nous lisons dans une de ces chroniques :

Le savant professeur A. Bruty, archéologue distingué, a consacré ses veilles à des études sur les origines de cyclisme.

Selon lui, la construction des premiers cycles remonterait à Vulcain, le célèbre cyclopite ; il serait l'auteur du char du soleil et du monocycle de la déesse Fortune.

La bicyclette aurait été inventée par certain Pœdalus, puis perfectionnée par Pythagore, le père de la multiplication.

Les îles Cyclades étaient le grand rendez-

vous des coureurs d'alors ; on signale dans l'une d'elles les vestiges d'un *pneumaticon* et de quel que vélodromes.

Des inscriptions semblent prouver l'existence d'un pharaon *Kaoul-Schoukreu*, dont le nom se passe de commentaires.

Une savante reconstitution d'un bas-relief ninivite démontre que le *tandem* était usité en Assyrie, dans l'antiquité la plus reculée, par conséquent, bien avant le fameux *Quousque tandem* que Cicéron a tant reproché à Catilina.

Pour mémoire, à des époques plus rapprochées de nous, on peut noter le *record de Roland*.

Le professeur A. Bruty n'a jamais pu découvrir qui avait établi le record de l'Héniécycle ; il croit cependant que ce fut un orateur.

* *

Un revue américaine, *The Century*, a publié dernièrement le fac-similé d'un document excessivement curieux.

C'est la dernière page d'un cahier de Bonaparte à l'École de Brienne. Entièrement écrit de la main de celui qui devait devenir le maître de la France, ce petit cahier est consacré aux *Possessions des Anglais en Amérique, Asie et Afrique* ; il est resté inachevé, des pages blanches suivent la page reproduite qui est la *dernière* et les derniers mots sur lesquels il s'arrête brusquement sont ceux-ci : *Sainte-Hélène, petite île.*

Le hasard est parfois bien éloquent.

* *

Le mot pour rire :

Un gentilhomme, ayant du monde à dîner, chargea son domestique du soin de servir.

—Que nous apportez-vous ? lui dit son maître en lui voyant mettre sur la table un plat couvert.

—Monsieur, c'est un poulet fricassé, répondit le valet.

Quand la compagnie se fut retirée, il appela le domestique et lui dit :

—Jean, vous n'avez guère d'esprit ; quand je vous ai demandé ce que vous apportiez, vous m'avez répondu : "C'est un poulet." Ne pouviez-vous pas dire : "Ce sont des poulets," et employer le pluriel ? Vraiment, vous m'avez fait peu d'honneur.

Quelque temps après, comme il traitait encore quelques-uns de ses amis, son valet servit un plat de bouilli. Son maître lui demanda :

—Que nous apportez-vous, Jean ?

Celui-ci, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue, répondit :

—Ce sont des bœufs, monsieur.

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DES COMTÉS-UNIS

Samedi, le 16 courant, à neuf heures avant-midi, partait de la gare Bonaventure le train important avec lui l'honorable M. Champleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, l'honorable M. Nantel, commissaire des travaux publics, et une foule de personnes distinguées, allant assister à l'inauguration du nouveau chemin de fer des Comtés-Unis.

La nouvelle voie ferrée traverse un pays enchanteur et relie entre elles les paroisses d'Iberville, Saint-Grégoire, Sainte-Angèle, Saint-Césaire, Rougemont, Caroline, Saint-Damase, Argenteuil, Sainte-Madeleine, le Grand Rang, Saint-Hyacinthe, Saint-Barnabé, Saint-Jude, Saint-Louis, Saint-Aimé, Saint-Robert et Sorel. Sa longueur est d'environ soixante milles.

Toutes ces paroisses désiraient depuis long-

temps la construction de ce chemin de fer : car leurs habitants souffraient de leur éloignement des anciennes voies ferrées. Aussi, l'inauguration du chemin de fer des Comtés-Unis a-t-elle été pour eux une grande cause de joie.

Les bois d'érables, les prairies, les montagnes de Saint-Grégoire et de Rougemont se succédant le long de la rive, présentent à chaque instant aux yeux des touristes les spectacles les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Partout, à chaque station, des délégations attendaient l'arrivée du train officiel qu'ils saluaient de leurs acclamations, accueillaient de leurs vivats Son Excellence le lieutenant-gouverneur et ses compagnons de voyages.

Cependant, un vent violent soufflait sur la plaine, emportant sur la voie des tourbillons de neige que la locomotive traversait sans encombre, quand, près de Saint-Robert, celle-ci s'arrêta, bloquée. Cependant, après quelques efforts, elle vainquit l'obstacle et reprit sa course. Mais, hélas ! à peine quelques milles étaient-ils franchis, qu'elle se heurta à un amoncellement considérable de neige accumulée dans une tranchée. La machine, à demi ensevelie, s'épuisa en vains efforts : il fallut s'arrêter définitivement.

En vain, une locomotive venue de Sorel employa toute sa bonne volonté pour tirer les excursionnistes de ce mauvais pas : tout fut inutile. Le lieutenant-gouverneur et une vingtaine de ses compagnons durent retourner en voiture à Saint-Aimé dont ils étaient éloignés de dix milles. Ils y arrivèrent vers neuf heures du soir, et descendirent chez M. le chevalier Drolet, où la plus généreuse hospitalité les attendait. Enfin, à une heure du matin, une troisième locomotive, venue de Saint-Hyacinthe, parvenait à retirer les deux autres de leur embarras.

La cérémonie d'inauguration à Saint-Aimé fut des plus touchantes ; à l'issue de la grand-messe, M. le curé Godard, ancien condisciple de l'honorable M. Champleau, a présenté à ses paroissiens son compagnon d'étude qui a prononcé un discours éloquent.

Dans l'après-midi, Son Excellence, après avoir dîné à la cure et visité le village, enfonça le dernier clou, un clou d'argent, béni par le curé, dans la nouvelle voie ferrée, et chacun se sépara.

LE MONDE ILLUSTRÉ remercie de tout cœur les administrateurs du chemin de fer des Comtés-Unis, M. Maze, président, etc., etc., de la courtoisie et des attentions délicates dont ils ont comblé ses représentants. Nous leurs présentons tous nos souhaits de réussite dans la grande œuvre qu'ils ont entreprise pour la prospérité du pays.

LA MÈRE



Dieu pensait avoir terminé son œuvre. De sa main toute-puissante, il avait lancé les mondes dans l'infini. A sa voix, la lumière avait brillé dans les cieux, la terre s'était couverte de fleurs et de fruits magnifiques. Le lion superbe, le tigre farouche et le serpent cruel rampaient sans malice aux pieds de l'homme, né d'un souffle divin.

Le Seigneur contemplait son œuvre, il en était content.

A la vue de ces mondes se mouvant avec une majestueuse régularité, de cette terre émaillée de fleurs, de l'homme, son chef-d'œuvre, Dieu se sentit fier. Il fut ému et Il dit : "Faisons mieux encore. Entre l'homme que j'ai fait roi de la création et les anges, ces purs esprits qui habitent les cieux, je veux une

créature qui ne soit pas un ange et qui surpasse toute autre créature. Dans son cœur je mettrai les qualités les plus belles, l'amour le plus pur, la délicatesse la plus exquise."

Prenant donc une côte de l'homme, son chef-d'œuvre, il y souffla la vie, puis, de son cœur divin, tirant une étincelle, il en forma un cœur de mère.

C'est cette créature, admirable de dévouement, d'amour et de bonté, que nous avons vue, enfants, penchée sur notre berceau. Sa main fidèle et sûre soutint nos premiers pas. Adolescent, elle fut notre amie, notre confidente. Puis un jour, triste entre tous, elle nous manqua, frappée par la mort impitoyable ; et ce n'est qu'alors que nous connûmes le trésor que nous possédions et que nous venions de perdre.

Enfants, vous qui avez une mère, sachez donc apprécier et comprendre votre bonheur... Aimez-là, cette mère chérie. C'est peut-être la seule amie que vous aurez sur la terre, mais quand le monde entier vous abandonnera, près de vous une amie vous restera fidèle, ce sera votre mère.

J.-N. LANDRY.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le nom de la rue Mignonne est définitivement changé en celui de De Montigny.

* *

La reine Victoria souffre beaucoup de rhumatismes articulaires, et elle a manifesté le désir de ne plus paraître en public, à cause de cette infirmité.

* *

M. Joseph Lalonde, de cette ville, vient d'inventer un appareil pour dégeler les conduits d'eau et les tuyaux à gaz. Son invention a été brevetée le 8 janvier dernier.

* *

On redoute des troubles sérieux en Egypte, où l'attitude des basses classes envers les Européens et particulièrement les Anglais, est excessivement agressive.

* *

Une dépêche d'Odessa annonce que la ville de Koutchal, en Perse, a été totalement engloutie, avec tous ses habitants, durant un tremblement de terre.

* *

A Berlin, le 21 de février, le projet de loi annulant les lois d'expulsion contre les Jésuites a été lu au Reichstag pour la troisième fois et adopté au milieu des applaudissements prolongés des membres du centre et du parti catholique.

* *

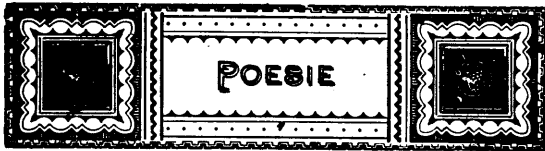
Tout n'est pas rose au pays de l'or : la ville de Lima, au Pérou, est en pleine révolution. Les troupes du gouvernement sont obligées de barricader les rues pour se défendre contre les insurgés.

* *

M. Louis Leclerc, entrepreneur, est décédé la semaine dernière à l'âge de soixante-douze ans et deux mois. Le défunt était le fondateur de l'Union Saint-Joseph, la plus vieille société de bienfaisance de Montréal.

* *

Nous accusons réception d'un joli journal hebdomadaire à seize pages, qui est destiné à remplir une lacune qui se fait sentir depuis longtemps dans le journalisme canadien. Ce nouveau journal, qui s'appelle *La Semaine*, permettra à un grand nombre de personnes qui n'ont pas le moyen de souscrire à plusieurs journaux, de se tenir au courant des événements politiques et autres du monde entier, et spécialement du Canada. Il donnera, toutes les semaines, une revue soigneusement préparée de la presse canadienne, américaine et européenne, une revue bibliographique et une chronique des principaux événements de la huitaine. Abonnement : Un an, \$2.00 ; six mois, \$1.25 ; trois mois, 75 centimes. Numéro spécimen gratis sur demande. Bureaux, 11 et 13 rue Buade Québec.



PROFESSION DE FOI DU CANDIDAT

Mes chers concitoyens, j'aspire
A l'honneur de représenter
L'arrondissement de l'empire
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :
Etant de mil-huit-cent vingt-six
Pour les jeunes je suis un père,
Pour les anciens je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses
Dont abuse tel candidat
Qui ne fait valoir ses richesses
Que pour leur devoir son mandat.

J'ai sur lui ce grand avantage
Que vos intérêts sont les miens :
Les connaissant, je les partage :
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,
Auront droit à mes premiers soins :
Vos doctrines, je les ai toutes,
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger,
Mais, si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à changer.

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise
Avec la vie à bon marché :

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort,
L'élargissement des frontières,
Sans guerre et d'un commun accord

L'instruction obligatoire.
Sans contraindre qui que ce soit
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit :

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les blés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez.

Faut-il maintenant que je dise
Mes principes les plus secrets ?
Dût-on accuser ma franchise,
Je suis un homme de progrès.

De progrès, Messieurs, c'est-à-dire
D'amour, de lumière et de foi.
Si ce rude avenu peut me nuire,
Qu'au moins les bons votent pour moi !

Si j'en connaissais un plus juste
Qui se présentât aujourd'hui,
A l'instar de Philippe-Auguste,
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela, n'est-il pas juste
Que tous mes concurrents, en chœur,
A l'instar de Philippe-Auguste,
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme,
Dont les droits ne sont pas écrits :
Ils sont écrits dans mon programme
A l'égal de ceux des maris.

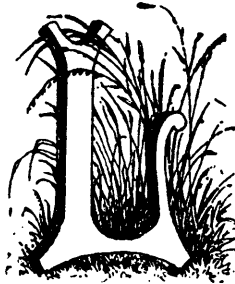
J'attends avec quelque espérance,
Vos vœux librement exprimés,
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant vous vous nommez.

GUSTAVE NADAUD.

Entre le passé qui est dans la tombe et l'a
venir qui est dans les espaces imaginaires, le
présent se trouve dans la situation d'un être
de chair et d'os tourmenté par deux fantômes.
—Comte de NUGENT.

LE PAPE LÉON XIII

(Traduit de l'anglais par Marie-Louise Bergeron)



Le 2 mars 1895, le pape entrera dans la dix-huitième année de son pontificat. La longueur de son règne a déjà grandement dépassé la moyenne qui est de cinq ou six ans seulement. Sur 263 papes, 29 ont vécu 15 ans en office. Comme ce règne glorieux à sa fin, le moment semble bien choisi pour essayer d'esquisser les traits principaux de la vie de cet homme qui sort en relief parmi ses contemporains, et qui est certainement le plus sympathique des souverains régnants.

Léon XIII est âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ses traits fins et anguleux, son teint d'albâtre, le tremblement de ses mains, sa forme penchée, l'aspect presque diaphane de son apparence entière le fait remarquer comme parvenu à une vieillesse très avancée. Mais quand il parle et s'anime cette impression s'efface complètement, et on sent une grande vigueur sous cette enveloppe fragile, ses yeux ont une expression extraordinaire. Oh ! les yeux de Léon XIII ! Quand une fois on les a vus, on ne les oublie jamais, ils brillent comme deux escarboucles ou deux diamants noirs. Ils donnent une vivacité extraordinaire à son expression et il y a quelque chose de perçant dans leurs regards.

Ce qui frappe le plus quand on voit le Saint-Père pour la première fois est le tremblement convulsif de ses mains. Ce n'est pas le résultat de l'âge, comme on le croit généralement, c'est la conséquence d'une fièvre typhoïde dont il souffrit il y a quelques années à Perugia. Léon XIII ne peut plus écrire. Quand il est obligé de signer un document, il tient le poignet de sa main droite avec sa main gauche afin de pouvoir tracer les lettres qui sans cela seraient illisibles. La maigreur de Léon XIII est phénoménale, une maigreur nourrie par vingt-cinq ans de jeûnes et de privations, on dirait une ombre qui passe.

Le 1er janvier 1888, j'assistais à cette cérémonie inoubliable, où le pape célébrait la messe de son jubilé sacerdotal. Presque chaque nation de la terre était représentée. Près de 60,000 personnes étaient rassemblées sous le dôme de Saint-Pierre. Tout-à-coup, le souverain pontife apparut au-dessus de la foule comme le Christ dans la transfiguration de Raphaël. Il paraissait comme une blanche apparition s'élevant dans l'air et prêt à disparaître aux yeux de la multitude recueillie.

Léon XIII appartient à la race des hommes nerveux, elle est la plus forte parce qu'elle ploie mais ne brise pas. Malgré l'apparence délicate et fragile de Léon XIII, il est doué d'une force et d'une énergie extraordinaire. Depuis quelques années, il est emprisonné dans les limites du Vatican sans autre exercice que de marcher dans son jardin, et il demeure dans la partie la plus malsaine de la ville. Ajoutez à cela l'ouvrage énorme et la grande responsabilité que le gouvernement de l'Eglise lui impose. N'est-ce pas un prodige qu'il soit parvenu à un âge aussi avancé ? Le Saint-Père a vu quatre secrétaires d'Etat mourir à ses côtés. Un jour un grand nombre de dignités ecclésiastiques étaient malades. " Il n'y a que nous jeunes gens qui ne succombons pas." La vérité est que depuis que Léon XIII habite le Vatican il n'a souffert que de la faiblesse et de rhumes passagers. La longévité est héréditaire dans sa famille.

Le cardinal Pecci, son frère, mourut en 1890, à l'âge de quatre-vingt quatre ans. Un autre mourut à l'âge avancé de quatre-vingt-onze ans. Le médecin du pape dit que sa constitution est encore solide ; il ne mourra pas tout-à-coup, mais s'éteindra doucement comme une lampe, faute d'huile.

Les qualités dominantes de Léon XIII sont une grande droiture et une parfaite distinction. Il est né pour être le souverain pontife. Dans ses jeunes années, il laissa Carpineto pour Rome où on lui donna une prélatrice qui fut comme le noviciat de son pontificat. A l'âge de trente ans, il fut envoyé comme nonce du pape en Belgique, une terre de liberté où, à la cour de Léopold I, il fut initié à toutes les généreuses aspirations de son âge. Quand il retourna en Italie, ce fut pour occuper le siège archi-épiscopal de Perugia et là, dans une solitude laborieuse, il nourrit ses pensées par les plus profondes réflexions, il suivit, observateur sympathique et attentif, le mouvement de la pensée moderne, il cultiva soigneusement dans son cerveau les grandes idées qui sont maintenant exposées dans ses encycliques remarquables.

Pie IX rappela à Rome l'archevêque Pecci quelques temps avant sa mort ; et quand le saint pontife mourut, il n'y eut qu'une voix pour que son successeur fut Mgr Pecci. "Celui qui entre au conclave pape en sort cardinal," est un dicton bien connu dans les cercles romains ; cette fois, il en fut autrement pour le pape actuel. Léon XIII, en mettant la tiare, apporta différentes habitudes au Vatican. Il est un de ces hommes qui vous tiennent à distance et qui défendent toute familiarité. Il sourit très rarement ; cette réserve, qui lui est si naturelle, ajoute à la dignité de la tiare. Le jeune empereur d'Allemagne en connaît quelque chose. Quand il visita le Vatican, au mois d'octobre 1888, il fut si déconcerté en entrant dans l'appartement du pape, qu'il échappa une tabatière magnifique qu'il voulait lui présenter. Il ne put articuler que quelques paroles. Un témoin assure qu'il tremblait comme une feuille, et je connais des ambassadeurs qui ne peuvent cacher leur émotion en entrant dans la chambre privée du pape. Ce n'est pas parce qu'il reçoit ses visiteurs froidement, oh ! non, Léon XIII est pape et il sait que pape signifie père. Mais sa bonté, son affabilité ne se laissent pas aller à un complet abandon, il aime à questionner ses visiteurs. Quand il passe devant une personne en audience publique, il demande :

—Qui êtes-vous ? Etes-vous marié ? Avez-vous des enfants ? Quelle est votre profession ?

Dans les audiences publiques et privées, Pie IV était assailli de questions indiscrettes : les pèlerins lui demandaient une plume, un mouchoir, un autographe. Un jour, une dame lui demanda un de ses bas pour guérir une jambe malade.

—Bien volontiers, madame, lui répondit-il, mais je vous assure que mes bas ne m'ont jamais guéri de la maladie incurable que j'ai aux jambes.

Léon XIII ne fait pas attention à ces questions, et il ne donne pas souvent son autographe. Quand le comte Pecci, le neveu du pape, se maria à Mlle Buenos, la fille du sénateur Espagnol qui fut autrefois gouverneur de Cuba, ce gentilhomme désira beaucoup avoir un autographe du pape. Le comte Pecci demanda à son oncle pour avoir sa signature, et ce fut en hésitant que Léon XIII acquiesça à sa demande.

Le Saint-Père a une mémoire merveilleuse. Après plusieurs années, il peut se rappeler le nom et l'apparence d'une personne qu'il n'a vue qu'une fois en passant. Son intelligence est aussi prompt que qu'il y a vingt-cinq ans. Comme

tous les grands hommes d'Etat, Léon XIII possède non-seulement l'art, mais le goût de gouverner. Au Vatican, rien n'est fait sans son consentement. Il est son propre premier ministre, et il regarde ses collaborateurs comme ses instruments plutôt que comme ses auxiliaires ; il est le plus occupé et le plus actif des souverains. Tous ses instants sont employés, et sa vie journalière est comme suit :

En général, Léon XIII se lève à six heures. A sept heures, il célèbre la sainte messe dans sa chapelle privée, et en entend une autre d'action de grâces. A huit heures, il prend un léger repas : du café, du lait, quelques biscuits, puis il se met à l'ouvrage et examine les documents, étudie les questions politiques. A onze heures, il s'occupe d'affaires générales et reçoit son secrétaire d'Etat, les ambassadeurs et les secrétaires des différentes congrégations, qui ont un jour spécial pour être reçus.

Deux fois la semaine, en hiver, entre midi et une heure, ont lieu les audiences publiques ; cinquante ou soixante personnes sont groupées dans une chambre et s'agenouillent quand le Saint-Père entre ; il passe devant chacune, les questionnant séparément et les bénissant. Il y a beaucoup de protestants à ces audiences. Léon XIII ne fait pas de distinction entre les chrétiens de différentes croyances. Avec un tact exquis, il accueille les protestants avec la même bonté que s'ils reconnaissaient son autorité. J'en ai vu émus jusqu'aux larmes par cette bonté du Saint-Père.

A onze heures, le pape prend un léger bouillon et suivant la coutume romaine ne dine qu'à deux heures, ce repas consiste en un plat de viande bouillie, et un autre de viande rotie, les légumes et les fruits de la saison. Le luxe est banni de sa table. Les médecins lui ont ordonné de prendre du vin de Bordeaux et l'archevêque de cette ville lui fournit les meilleurs. L'étiquette exige que le pape mange seul. Quand le temps est favorable, Léon XIII fait une promenade dans les jardins du Vatican. En été, il y prend quelquefois son goûter, il aime à parler aux jardiniers et à les regarder travailler. Il s'intéresse aux oranges de son jardin qui lui donnent une récolte de dix milles oranges par année. A l'occasion du jubilé, le cardinal Lavignerie lui présenta une gazelle africaine qui eut sa place dans le jardin du Vatican et le pape aimait à lui donner à manger de sa main. Après sa promenade, Sa Sainteté entre dans ses appartements vers six heures et aussitôt donne ses audiences privées dans sa bibliothèque. Chaque jour entre huit et neuf heures du soir suivant la saison, il récite le chapelet avec son secrétaire privé et un des prêtres du Vatican.

Dans tous ses exercices religieux Léon XIII a une attitude imposante et recueillie, il célèbre la messe avec une grande piété, le prêtre est divinisé dans la plus grande acception du mot dans Léon XIII. Après le rosaire, le pape prend son souper composé d'œufs, de légumes et de fruits. Il ne se retire que vers onze heures dans ses appartements privés. Il est si nerveux qu'il est sujet à de fréquentes insomnies, alors il se lève, marche dans sa chambre, lisant et méditant.

Léon XIII est une des figures les plus remarquables de notre siècle et il jouit de l'admiration et du respect de tous. Le pape aime et comprend son siècle, c'est pour cette raison qu'il a tant d'influence. Dans ses lettres encycliques il en a compris toutes les faiblesses comme toutes les aspirations généreuses. Le catholicisme peut être fier de saluer cet homme dont la grandeur de caractère et l'intelligence supérieure commandent l'admiration et l'estime de ses contemporains, sa place est unique parmi les souverains du dix-neuvième siècle.

MARIE-LOUISE BERGERON.

LE CAPITAINE J.-E. BERNIER GOUVERNEUR DE LA PRISON DE QUÉBEC

Né à l'Islet le 1er janvier 1852, Joseph-Elzéar Bernier a été nommé capitaine au long cours à l'âge de dix-sept ans et six mois, et depuis cette date a commandé quarante-trois différents navires dans toutes les parties du monde. M. Bernier a traversé l'Atlantique cent cinquante-huit fois, la moyenne de ces traversées en Europe a été de vingt-deux jours et demi.

Depuis l'âge de douze ans, sa vie journalière a été soigneusement écrite jour par jour.



Le capitaine Bernier appartient à une famille de vrais marins ; son grand-père, J.-Bte Bernier, et ses cinq fils, ont tous commencé comme capitaines ou pilotes. La troisième génération est représentée par deux capitaines au long cours et par deux pilotes sur le Saint-Laurent.

Aujourd'hui, le capitaine J.-E. Bernier dit adieu à la mer, non sans regret sans doute, mais la position qu'il vient d'acquiescer comme gouverneur de la prison de Québec le consolera un peu et lui donnera occasion de faire preuve de nouveau de l'activité remarquable qu'il a toujours déployée jusqu'ici.

Cette nomination a été bien vue du public, et nous espérons que M. Bernier jouira d'une bonne santé pour remplir cette nouvelle charge qui, certainement, lui fait honneur.

LE MARÉCHAL NEY FUT-IL FUSILLÉ ?

Nous avons toujours cru, d'après l'histoire, que le maréchal Ney avait été fusillé à Paris, le 7 décembre 1815, à la suite d'événements que nous connaissons tous. Or, il paraît, d'après un bon Yankee, le Rév. J.-A. Weston, que l'histoire nous induit en erreur.

James-A. Weston a, en effet, il y a quelques jours, prononcé un fort long discours, devant un auditoire nombreux, au collège de Columbia, à New-York, tendant à exposer les doutes historiques sur l'exécution du maréchal Ney. L'orateur a déclaré qu'il était sûr que le grand capitaine n'avait subi que "les formes de l'exécution," et qu'on avait facilité sa fuite en Amérique, où il vécut sous le nom de Peter Stuart Ney, jusqu'en 1846, date à laquelle il mourut.

Le conférencier fait ressortir que le maréchal Ney fut soi-disant fusillé dans le jardin de Luxembourg, qui n'était pas la place ordi-

naire des exécutions. En outre, peu de témoins assistaient à cette scène, et lorsque le corps du maréchal tomba, sous des balles supposées, on le recouvrit d'un drap et on l'emporta. M. Weston croit qu'entre la période qui sépara la condamnation de l'exécution, Wellington s'était entremis, ainsi que plusieurs pairs, pour que le maréchal Ney échappât à la mort. La maréchale Ney connut ces faits, et ce qui le prouve, c'est qu'elle n'assista pas aux obsèques du pseudo-maréchal et ne fit pas élever de tombeau.

Trois mois après la mort supposée du maréchal, on signala dans la Caroline du Nord la présence d'un homme qui se faisait appeler Peter-Stuart Ney, et qui s'y était installé comme maître d'école. Il avoua, d'ailleurs, à certains intimes, qu'il était réellement le maréchal Ney. Après s'être uniquement livré à l'enseignement pendant vingt-cinq années consécutives, il mourut chez M. Austin-G. Ford, de Cleveland (N. C.), laissant un grand nombre de manuscrits que M. Weston prétend posséder actuellement.

"J'ai, a ajouté le conférencier, remis à un expert en écritures un spécimen de l'écriture du maréchal Ney, ainsi qu'un autre spécimen de l'écriture de Peter-Stuart Ney. Or, il n'a pas hésité un seul instant à me déclarer que ces deux spécimens étaient de la même main."

Enfin, M. Weston assure que parmi les manuscrits qu'il possède, beaucoup d'entre eux tendent à démontrer que Peter-Stuart Ney était bien le maréchal qui avait joué un si grand rôle dans les guerres de Napoléon Ier. En effet, dans l'un des manuscrits comportant un poème, Ney s'écrie en parlant de lui-même : "Bien que je fusse le plus brave des braves, mon commandement et mon bâton m'ont été retirés." On sait que Napoléon appelait le maréchal Ney le plus brave des braves.

Le conférencier a terminé son exposé en déplorant le fait que le plus important des manuscrits laissés par Ney à M. Austin Ford, et qui comprenait une courte biographie de l'auteur, ait été détourné par un individu, "probablement un émissaire du gouvernement français," qui l'avait demandé sous prétexte d'en faire la traduction.

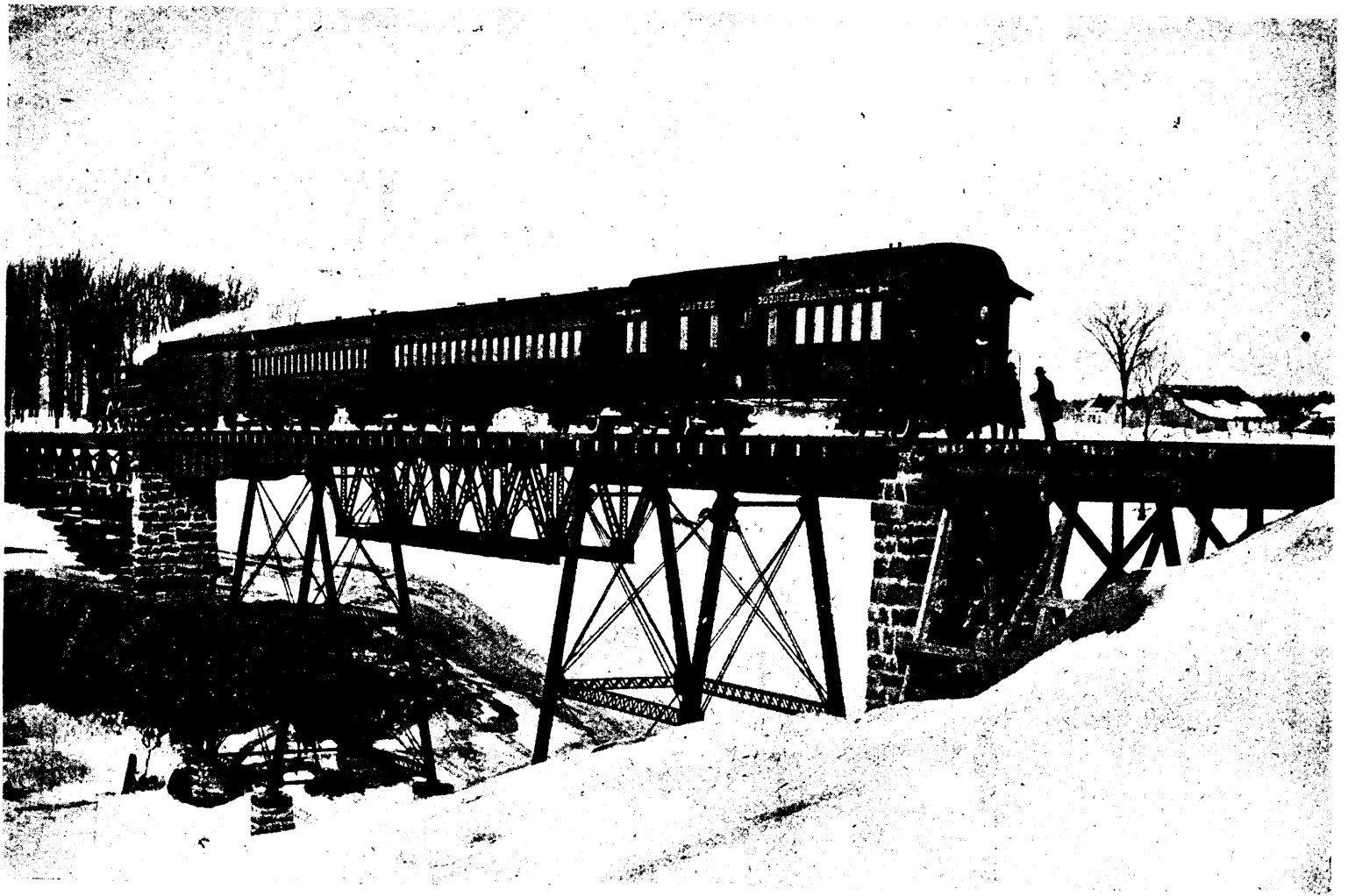
Voilà, pensons-nous, un de ces bons *humbugs* que les Américains ont la coutume de nous envoyer assez souvent. Pour la curiosité du fait, nous avons tenu à le relater, aujourd'hui surtout que les discussions historiques passionnent tant de gens.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

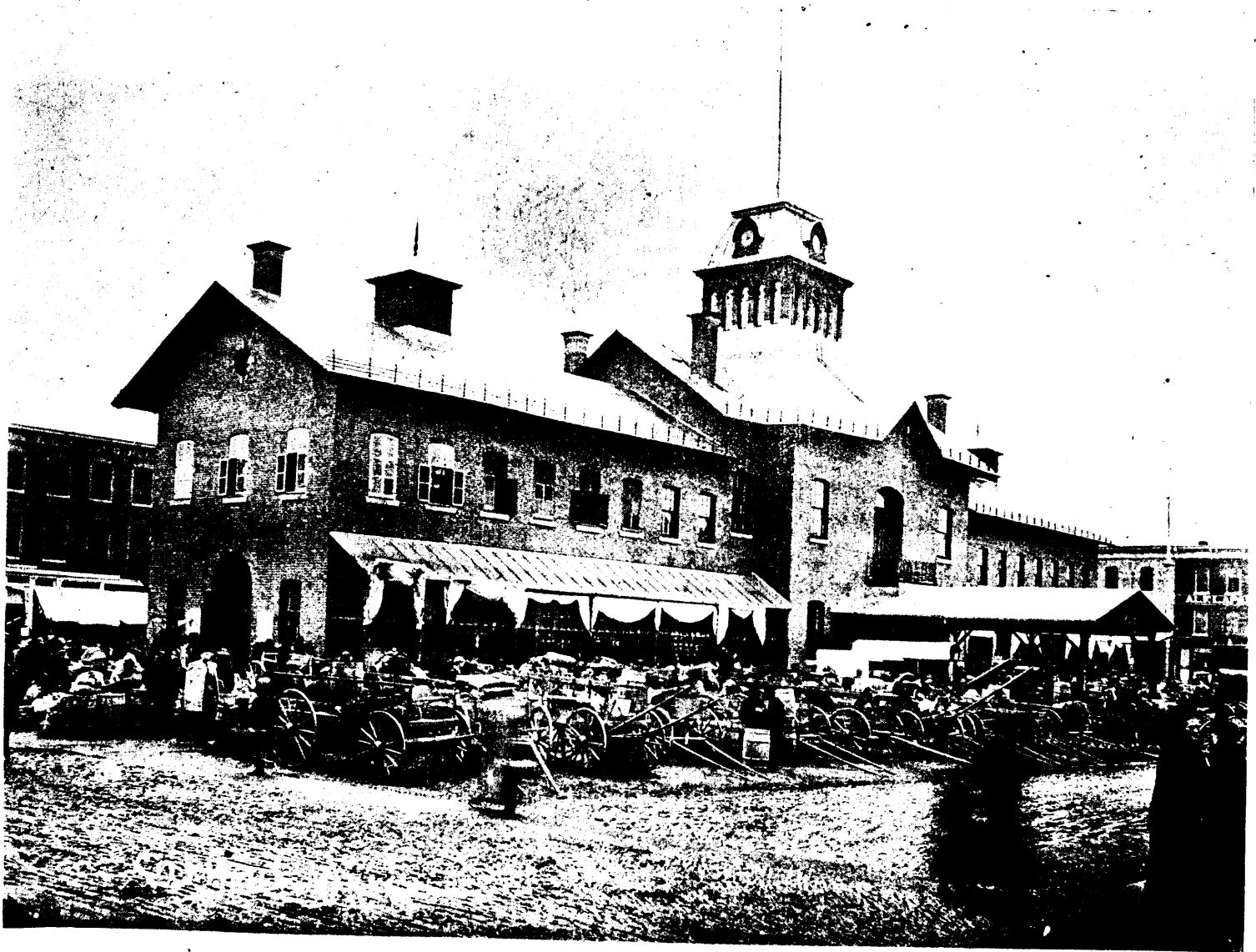
Sauce à l'ail.—Faites une sauce à la crème, ajoutez-y une gousse d'ail hachée et deux cuillerées d'huile. On peut la lier avec un jaune d'œuf.

Œufs mollets.—Faites des œufs à la coque un peu cuits, trempez-les une seconde dans l'eau froide et enlevez la coquille, sans briser l'œuf qui doit être mollet. Servez avec une sauce blanche, béchamelle ou une purée d'oseille oignons ou chicorée.

Charlotte alsacienne.—Prenez quatre ou cinq belles pommes ; les couper en tranches minces après les avoir pelées y ajouter quatre ou cinq œufs, dont les blancs ont été battus en neige, sucrer et aromatiser de cannelle en poudre. Ajouter une pincée de sel, des raisins secs bien épluchés ; une cuillerée à soupe de farine pour chaque œuf, puis bien battre le tout ensemble. Faire chauffer fortement du beurre dans une casserole de fonte, verser la préparation dedans et mettre le tout vivement au four.



LE PONT DE SAINT JUDE



SAINT-HYACINTHE : LE MARCHÉ
VUES PRISES LORS DE L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DES COMTES-UNIS—Photo. Laprés & Lavergne



LA FANFARE PHILARMONIQUE DE SAINT-HYACINTHE



GROUPE DES INVITÉS

VUES PRISES LORS DE L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DES COMTÉS-UNIS—Photo. Laprés & Lavergne

LE LANGAGE DES FLEURS

ROSE.—*Beauté, fraîcheur.*—Quelle fleur pourrait lui être comparé ? Nous avons mille espèces de roses : toutes elles nous charment par leur éclatante beauté, par leur ineffable fraîcheur. C'est la reine des fleurs.



GERANIUM ÉCARLATE.—*Sottise.*—Un des amis de Mme de Staël lui ayant présenté un jeune officier de la plus aimable figure, la baronne dit mille choses flatteuses au nouveau venu ; mais l'infortuné demeura muet.

Fâchée, à la fin, d'avoir perdu sa peine et son esprit, Mme de Staël dit à son ami :

—En vérité, vous ressemblez à mon jardinier, qui a cru me faire plaisir en m'envoyant un pot de géraniums ; mais je vous prévient que j'ai renvoyé cette fleur en le priant de ne plus l'offrir à mes regards.

—Et pourquoi donc ? demanda le jeune homme ébahi.

—C'est, monsieur, que le géranium est une fleur bien vêtue de rouge ; elle charme l'œil, mais si on la presse légèrement, il n'en sort qu'une odeur importune.

A ces mots, Mme de Staël se leva et sortit, laissant le jeune sot aussi rouge que la fleur à laquelle il venait d'être comparé. La leçon fut peut-être un peu dure, mais les gens d'esprit ont horreur des sottises !

CAMÉLIA.—*Constance, durée.*—Le Camélia, proprement dit, est une des plus belles conquêtes de l'horticulture. Il a été importé du Japon en 1739, par le R. P. Carmelli, jésuite, et c'est Linné, le célèbre

botaniste suédois, qui, le premier, lui donna le nom de *Camellia Japonica* (Camélia rouge à fleurs simples). Cette dénomination rappelle à la fois l'origine de la plante et le nom de son

introduceur en Europe. Le type primitif, tel qu'il fut importé, provoqua, dès son apparition, une admiration que sa beauté, l'éclat de ses couleurs, son port et son feuillage rendaient légitime.

EGLANTINE.—*Vous parlez bien.*—Genre de rosacées fondé sur un arbrisseau défendu par des épines fortes et recourbées, qui pousse dans les bois, sur le bord des chemins, dans les haies ; il couronne, de ses fleurs blanches ou d'un rose pâle, les buissons au milieu desquels ses branches croissent épaisses, et dont les tiges greffées portent les variétés infinies de roses qui égayent nos jardins. Les fruits de l'églantier sont employés en Allemagne à faire d'excellentes confitures.

COIN D'AMEUBLEMENT

Le goût s'épure tous les jours davantage. Les bibelots d'ordre inférieur ont cédé la place aux véritables objets d'art.

Les salons élégants ne sont plus encombrés des mille babioles qui leur donnaient l'air de caravansérails, mais ornés discrètement et avec goût.

Les fleurs, pour lesquelles toutes les femmes professent une si grande admiration, peuvent être parce qu'elles leur ressemblent, ont la plus grande part dans la décoration d'un intérieur bien compris.

Elle servent à masquer les angles, forment des abris mystérieux au milieu de la banalité d'un salon et l'égayent de leur verdure claire.

Dans les maisons où la place n'est pas mesurée, il est admis de créer une sorte de jardin d'hiver à côté du grand salon.

C'est un réduit charmant où l'on peut oublier, au milieu des fleurs, la neige qui tombe et le froid piquant.

Ces coins, oasis délicieuses, demandent un ameublement spécial : point de sièges moelleux, mais des meubles en paille tressée ou en bois laqué avec fond en canne dorée. Il faut conserver à ce jardin miniature l'apparence de la vraie nature, l'illusion est si douce ! On peut aussi donner à ce réduit un cachet oriental.

Laisser tomber des portières japonaises en perles multicolores qui, tout en laissant pénétrer à travers leurs réseaux la chaleur ou la fraîcheur, suivant la saison, forment des dessins essentiellement originaux.

Garnissez la pièce de meubles en bambou ; il s'en fait de délicieux. Au plafond, des éventails étendus et des masques grimaçants, et vous voilà transportés tout droit au Japon.—L.

LE MEURTRE DE Mme VARIN



E matin du vingt-quatre février 1873, la mère Poupard, brave femme qui, depuis bientôt un quart de siècle, venait chaque jour faire le ménage de Mme Varin, essaya en vain d'ouvrir la porte de la cuisine de la respectée veuve. Surprise de constater que la

vieille dame n'était pas encore levée, elle qui avait l'habitude d'aller entendre la messe basse de sept heures, la femme de journée vint sonner à la porte d'entrée : personne ne répondit. Elle tira la sonnette : tout demeura silencieux à l'intérieur de la maison.

Elle eut alors le pressentiment que madame Varin était indisposée, gravement malade peut-être. Ne voulant pas prendre la responsabilité d'enfoncer la porte, elle courut chez l'épicier d'en face.

Celui-ci sonna de nouveau : pas de réponse : Il tourna la poignée de la porte ; elle n'était pas fermée à clef. Mme Varin, qui avait une peur instinctive des voleurs et des maraudeurs, n'avait pas fermé sa porte à clef ! Evidemment, il y avait là quelque mystère.

L'épicier, suivi de la femme Poupard, entra d'abord dans le petit salon. Tout y était en ordre. Le piano était resté ouvert. Les fauteuils, les chaises, les différents objets de fantaisie qui ornaient cette petite pièce étaient à leurs places accoutumées. Tout à coup, et comme il pénétrait dans la salle à diner, il s'arrêta.

—Du sang, dit-il.

Il y avait, en effet, des traces de sang sur les murs blanchis.

Soudain, il jeta un cri d'horreur. Il venait de pénétrer dans la chambre à coucher de Mme Varin. Et au pied du lit, un cadavre à demi nu, affreusement défiguré, le crâne défoncé d'un coup de hache, gisait dans une mare de sang. Ce cadavre, c'était celui de la veuve.

La femme Poupard, épouvantée, sortit en criant :

—Au meurtre ! au meurtre !

Les habitants du petit village de Saint-A... éveillés à cette heure matinale, se dirigèrent en toute hâte dans la direction d'où partaient les cris.

On alla quérir le curé et le médecin plutôt par acquit de conscience qu'autrement, car il était évident que, pour l'un et pour l'autre, il était trop tard.

Le premier moment de stupeur passé, le maire fit sortir tout le monde, mit l'unique huissier du village à la porte avec ordre de ne laisser entrer personne, et attendit l'arrivée du coroner, prévenu par télégramme.

Un seul train arrivait de Q..., le samedi, et il passait à Saint-A... à dix heures.

Lorsque le convoi entra en gare, tout le village était rendu là, attendant l'arrivée du coroner.

A la surprise et au désappointement de tout le monde, personne ne descendit des chars.

Une heure après le passage du train, le maire reçut un message du coroner.

La curiosité était surexcitée au plus haut point. Il dut en donner lecture à tous. Le fonctionnaire public prévenait le maire que sa dépêche était arrivée une heure après le départ du train ; que, par conséquent, il se rendrait à Saint-A... par le prochain convoi.

Le lendemain était un dimanche. Or ce jour-là aucun train n'arrêtait à Saint-A... C'était donc deux longues journées d'attente pour les curieux du village.

Le lundi personne ne travailla à Saint-A... Les habitants à qui la dernière bordée de neige avait donné des chemins convenables pour sortir du bois, laissèrent leurs chevaux inactifs. L'usine de Mineau et Cie qui donnait le pain quotidien à une cinquantaine de familles resta silencieuse. De ses longues cheminées aucun jet de fumée ne sortit de toute la journée. Pourtant l'ouvrage pressait à l'usine Mineau et Cie, et la mine déconfitée du contre-maître de l'établissement en fit foi lors qu'il contacta qu'aucun ouvrier ne venait ce jour-là prendre sa tâche journalière.

En revanche dès que la foule s'aperçut que le coroner ne viendrait pas, elle se dirigea vers le cabaret du père Matt. Là, toute la journée, dans la petite pièce où Matt servait ses habitués, on fit des conjectures sur le meurtre, ce qui pouvait en avoir provoqué le fait, l'assassin, l'enquête, etc. etc. Le père Matt, sa journée faite, lorsqu'il compta sa recette, eut un petit clignement de yeux, signe de contentement chez lui, et se dit en lui-même qu'en somme ce meurtre loin de lui faire tort lui avait procuré un excellent débit.

Le soir, la multitude se porta ailleurs. Les femmes avaient eu le dessus. Ce meurtre horrible, les circonstances ténébreuses dans lesquelles il avait été perpétré, rappelèrent aux habitants de Saint-A... qu'eux aussi pouvaient être assassinés comme leur concitoyenne. Qu'en savaient-ils ? Qui leur prouvait qu'une troupe d'assassins ne s'était pas abattue sur le village ? Jusqu'à une heure avancée de la nuit le curé ne cessa d'entendre des confessions. Hommes et femmes s'approchaient du tribunal de la pénitence. On remarqua même que le notaire D... qui, à la suite d'une querelle avec le curé, lui avait voué une haine aussi implacable qu'injuste et allait depuis plus de dix ans à confesse dans la paroisse voisine, avait été un des premiers à aller confesser ses fautes et faire ainsi sa paix avec son curé.

Le lendemain, à la surprise de tous, dans son prône, le curé ne dit pas un mot de l'événement qui était venu si soudainement troubler la tranquillité de Saint-A... Il se contenta de recommander aux prières l'âme de "dame Marie-Joséphine-Euphrosie Boimon, veuve de feu Alexis-Pierre Varin, en son vivant marchand et rentier."

Comme si tout s'était ligué pour mettre à épreuve la curiosité des habitants de St-A... le train entra en gare, le lundi matin, une heure en retard. Un soupir de soulagement, de curiosité enfin satisfaite, sortit de toutes les poitrines, lorsque le coroner sortit du train suivi de son secrétaire.

Le maire les attendait sur le quai. Les trois personnages se dirigèrent vers la résidence où s'était accompli le drame.

Là, encore une fois la curiosité fut mise en arrêt. Le coroner, après avoir relevé l'huissier de sa longue faction, suivi de son secrétaire et du maire, entra et ferma la porte derrière lui.

Depuis le samedi matin, Mme Varin n'avait pas été dérangée. Le sang s'était coagulé. Elle n'avait dû faire aucune résistance. Le coroner ne mit pas de temps à reconstituer la scène du crime. Mme Varin avait entendu du bruit dans la pièce voisine, elle s'était levée pour voir qui venait la déranger ainsi ; l'assassin l'avait frappée au moment où elle ouvrait la porte. C'est ce qui expliquait pourquoi elle gisait sur le parquet. Le petit meuble dans lequel Mme Varin déposait ses valeurs et son argent était fracturé et il était vide. Le mobile du crime, la chose était évidente, était le vol.

Comme tous les officiers de la justice, le coroner était froid, calme et méticuleux. La vic-

time ne l'occupait guère. Il y avait eu meurtre : il lui fallait l'assassin. Ce dernier, dans tous les cas, était un novice. Il n'avait fait disparaître aucun indice de son forfait. Le sang, probablement, l'avait épeuré. Dans un coin, il avait jeté la hache, une longue et pesante hache d'ouvrier en menuiserie. Le meuble qu'il avait fracturé portait la trace de sa main.

Les douze vieillards les plus respectables du village prêtèrent serment entre les mains du coroner comme jurés. Le curé, le médecin et dix ou douze autres personnes rendirent témoignage devant le corps de jury : aucun ne put éclaircir le mystère qui entourait cette affaire.

Mme Varin vivait seule, d'une façon convenable à sa fortune, mais sans extravagance. Les habitants de Saint-A... avaient souvent remarqué cette persistance que mettait Mme Varin à ne pas garder de domestique.

—Vous êtes riche, pas avare, vous avez grand peur des voleurs, et cependant vous persistez à ne pas prendre de servante, lui avait dit un jour une voisine.

—Ce que je paierais à une servante, lui répondit-elle, je le donne aux pauvres.

C'est là tout ce que put établir l'enquête. Les jurés rendirent le verdict : "Morte, par la visite d'un assassin inconnu."

Le lendemain eurent lieu les funérailles de la bonne veuve. Sans être pompeuses, elles furent imposantes. Tous les pauvres du village la suivirent à sa dernière demeure : c'est là la plus belle suite et en même temps le plus bel éloge d'un mort.

Peu à peu l'excitation causée par cet événement se calma, mais il ne s'est jamais oublié à Saint-A... Il y a vingt ans de cela, et cependant l'hiver dernier, lorsque je couchai chez le maître de poste du village, je l'entendis dire à l'aîné de ses fils qui venait d'entrer sur les onze heures de la nuit :

—Louis, as-tu mis les verroux à la porte ? L'assassin de cette pauvre Mme Varin n'est pas encore en prison, et je n'aimerais pas à avoir sa visite cette nuit.

R. de T.

USAGES ET COUTUMES

L'HYPOCRISIE MONDAINE

"Ce n'est pas la vérité qui nous perd, c'est la manière de la dire."—VOLTAIRE.

Dans les salons, les gens du monde sont tenus d'avoir toujours le sourire sur les lèvres et leurs paroles doivent être "plus douces que le miel."

Quels que soient leurs sentiments à l'égard du prochain, en le détestant, en le jalouant, ils lui tendent la main et lui prodiguent les compliments.

Si l'on pouvait se dire qu'en agissant ainsi ils sont dans la situation d'un homme qui a peur et qui se domine pourtant assez pour courir au danger, si on pouvait penser que leur amabilité, à l'égard de l'ennemi, du rival, est le signe extérieur de la victoire intérieure qu'ils ont remportée sur leur antipathie, leur ressentiment, leur envie, il y aurait lieu de les admirer, car il n'est pas un spectacle plus beau qu'un homme domptant une passion mauvaise.

Mais ils ne sont pas éloignés de cent pas qu'ils déchireront sans pitié—s'ils en trouvent l'occasion—celui dont ils viennent de serrer la main avec effusion. Alors leur conduite est odieuse.

Devraient-ils donc, me direz-vous, jeter l'injure à la face de celui qu'ils abhorrent à tort ou à raison ? Non, le savoir-vivre, essence de la charité, le leur défend ; mais il leur interdit, encore plus sévèrement, de tromper un

ennemi par de fausses démonstrations d'amitié ; de lui enlever ses méfiances, en lui faisant croire à une sympathie qui n'existe pas, parce que c'est l'endormir pour le désarmer.

Il fallait être simplement poli et non affectueux, ayant la rancune ou la haine dans le cœur. Voilà comment agit un honnête homme ordinaire. Un noble cœur essaie de surmonter une aversion injuste.—Les gens d'honneur ne sont jamais hypocrites, ils trouvent indignes d'eux de feindre un sentiment, une amitié qu'ils n'éprouvent pas.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, alors on se tait. Il y a des circonstances où se taire serait une hypocrisie égale au déguisement de la pensée, c'est le cas d'écouter Voltaire : "Ce n'est pas la vérité qui nous perd, c'est la manière de la dire."

On peut bien dire sans aucune dissimulation : "Je regrette de ne pouvoir penser comme vous," ou, en certaines occasions : "Je suis désolé de vous faire ce reproche" ou "de vous apprendre telle chose," la forme adoucir la fond ; si la loyauté réprouve le mensonge, elle ne commande pas de porter des coups trop rudes. C'est un proverbe immoral, celui qui prétend que "la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée." Si la pensée est mauvaise, ne l'exprimez pas et tâchez de la chasser, mais ne dites jamais le contraire de ce que vous pensez, par respect pour vous-même, par honnêteté à l'égard d'autrui.

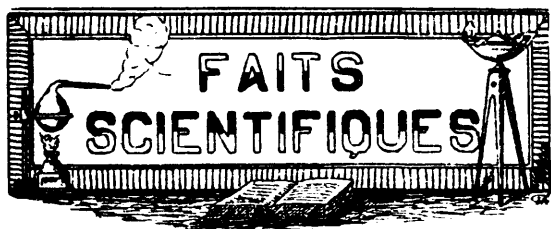
J'ai connu deux femmes qui se faisaient juger bien défavorablement et qui ne gardaient pas longtemps leurs amis. Les habitués de leurs salons se trouvant réunis autour d'elles, des fenêtres qui dominaient la route voyait-on survenir une autre personne de leurs relations et la leur annonçait-on, on les entendait s'écrier : "Oh ! la grosse-ci, la grosse-là (des expressions extrêmement grossières, et ces dames se piquaient : "d'être du monde,") qu'est-ce qu'elle vient faire encore ? Nous ennuyer, etc. La visiteuse entra. On courait à elle : "Oh ! ma belle, oh ! ma chère, que vous êtes aimable d'être venue, que nous sommes heureuses de vous voir !"

Vous comprenez les sentiments des autres visiteurs en écoutant cette palinodie éhontée. Ils savaient bien, lorsqu'il s'agissait de certaines personnes, que l'intérêt des dames du logis leur commandait de cacher leurs vilains sentiments à ceux qu'on accueillait si gracieusement après les avoir injuriées ; au dégoût qu'inspirait une pareille hypocrisie, se joignait l'étonnement qu'excitait leur sottise imprudence, elles auraient pu au moins devant témoins, réprimer le flot d'insultes qui avait coulé de leur bouche en voyant arriver les visiteurs inopportuns.

Et chacun de se dire : Mais lorsqu'il s'agit de moi, c'est la même chose, on me traite de la même façon. Et c'était exact. Ces dames invitaient le médecin à dîner : quand sa voiture s'arrêtait à leur porte ! "Allons, voilà ce gros... porc, qui empest." (Je mitige). Ou en parlant d'une jeune femme : "Cette petite sottise, cette jeune oie." Mais, alors, leur faisait observer quelqu'un que leur fausseté révoltait, pourquoi les attirez-vous dans votre maison ? Il leur fallait des gens pour occuper leurs heures ; ces gens, elles les détestaient.

ANN SEPP.

Ouvrages en vente : *L'Ami des Salons*, 19c ; les *Forces de Piron*, 10c ; la *Petite*, 5c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; *Un drapeau*, 10c ; les *Chansons du peuple*, 3c chacune. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.



Prédiction des tremblements de terre.—Un professeur de physique mexicain propose de prédire les tremblements de terre en rattachant les tuyaux des puits artésiens profonds à des téléphones. Pareillement, il laisserait couler dans les crevasses des montagnes et de l'écorce terrestre en général, des plaques métalliques rattachées par un fil en métal à des appareils téléphoniques, dont les rumeurs pourraient fournir des indications sur ce qui se passe dans le globe.

L'appétit d'une araignée.—Le fameux savant anglais sir John Lubbock, bien connu par ses curieux travaux sur les insectes, vient de publier les résultats de ses études relatives aux araignées.

Après avoir pesé soigneusement plusieurs de ces insectes avant et après leurs repas, voici ce que le savant a conclu : A poids égal, un homme adulte, pour manger la même quantité qu'une araignée, devrait absorber deux bœufs entiers, treize moutons, une dizaine de pores et quatre barils de poisson,—et tout cela en 24 heures !

Désormais on ne dira plus une faim de loup, mais une faim d'araignée.

Ce sera beaucoup plus original.

Le jeûne d'une couleuvre.—M. Galien Mingaud relate, dans le *Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes*, l'observation qu'il a faite d'une couleuvre vipérine soumise à un jeûne absolu pendant plus d'une année.

Cette couleuvre, enfermée dans une cage grillagée, le 15 juillet 1893, a vécu jusqu'au 20 juillet 1894 sans rien manger. Elle mesurait, lors de sa mise en cage, 58 centimètres de longueur et pesait 54 grammes ; à sa mort elle mesurait 60 centimètres et ne pesait plus que 37 grammes. Cette couleuvre a donc grandi en un an de 2 centimètres et a perdu en poids 17 grammes ; de plus, elle a changé trois fois de peau, en août et octobre et en mai 1894.

On sait que les cas de jeûne chez les ophidiens ne sont pas rares, mais un exemple de jeûne aussi long n'avait peut-être pas encore été signalé chez la couleuvre vipérine.

Pathologie comparée des races humaines.—M. G. Buschan publie, dans *Globus*, une intéressante série sur l'influence de la race sur la forme et la fréquence des altérations pathologiques. On y trouvera des chiffres et documents sur l'inégale résistance des différentes races à de mêmes influences pathologiques. C'est ainsi que les races du Nord, Français et Allemands, diminuent en nombre à Alger et à Philippeville, au lieu que les Italiens, Maltais, Espagnols, augmentent. Dans les deux cas, le calcul repose sur le nombre de naissances suivies de survie par 1000 habitants. M. Buschan donne aussi des chiffres sur la tendance plus considérable des races septentrionales vers la mélancolie et des méridionales vers la manie, et sur la proportion plus considérable des affections mentales chez les Israélites.

Dépouillement des forêts par l'électricité.—On abat aujourd'hui un arbre avec un fil électrique en huit fois moins de temps qu'avec une scie.

Dans les grandes forêts de la Galicie, on emploie l'électricité pour l'abatage des arbres.

L'outil dont on se sert pour les bois d'essence tendre est une tarière animée d'un mouvement de va-et-vient, en plus du mouvement de rotation qui lui est donné par un petit moteur électrique.

Le tout est monté sur un chariot qui peut tourner autour d'un axe vertical et qu'on fixe au tronc de l'arbre. La mèche de l'outil décrit un arc de cercle et fait une saignée dans le tronc en opérant comme une machine à mortaiser le bois.

Lorsqu'une passe est pratiquée, on avance l'outil pour approfondir la saignée jusqu'à ce que celle-ci soit arrivée à la moitié du diamètre du tronc ; on met alors des cales pour empêcher la fente de se refermer et on opère de l'autre côté jusqu'à ce qu'il devienne dangereux d'aller plus avant.

L'opération est terminée à la hache ou avec une scie à bras. Le travail se fait rapidement et avec très peu de main-d'œuvre.

La dernière invention d'Edison.—Les journaux américains nous apprennent que le fameux électricien vient de faire une découverte inouïe qui laisse bien loin derrière elle les plus admirables inventions du savant.

Le principe de l'appareil est un petit téléphone de poche placé dans un boîtier ressemblant à celui d'une montre ordinaire. Sur le cadran se meut l'aiguille d'une boussole actionnée par une bobine intérieure.

Avec cet appareil, et sans l'intermédiaire d'aucun fil, on peut communiquer à n'importe quelle distance avec une personne munie d'un appareil identique, à la fois transmetteur et récepteur.

D'après Edison—et c'est là sa découverte principale,—la pensée seule d'un individu, appliquée avec insistance à tel ou tel objet, peut produire un courant électrique d'une intensité suffisante pour permettre sa transmission.

C'est, selon lui, un phénomène de "sympathie électrique." Nous avons copié religieusement cette information. Qu'il nous soit permis d'y ajouter nos réflexions : une fois de plus, le célèbre Edison a réinventé ce qui est connu depuis longtemps. Qui n'a entendu parler des escargots sympathiques ?

L'eau magique.—Dans un verre contenant de l'eau, jetez une petite pincée de fleurs de mauves et agitez, vous obtiendrez une liqueur d'un violet superbe. D'autre part, faites brûler dans un bocal un fragment de soufre maintenu par un fil de fer. Pendant toute la durée de la combustion, vous ferez le vase avec une feuille de papier humide—ou avec la main étendue—pour empêcher la sortie de l'acide sulfureux produit par cette combustion.

Cette opération terminée, vous versez dans le bocal l'eau de mauves que vous avez préparée et vous agitez vivement, la main étant toujours placée sur l'ouverture. L'eau de mauves devient incolore ; c'est l'eau magique. Vous allez, en effet, la faire changer de couleur à volonté.

Voulez-vous qu'elle devienne verte ? Ajoutez-y une goutte d'ammoniaque ou, à défaut de ce liquide, un peu d'eau dans laquelle vous avez fait dissoudre un fragment de carbonate de soude (cristaux de soude des ménagères).

Désirez-vous qu'elle devienne rouge ? C'est aussi facile, vous n'avez qu'à verser quelques gouttes de vinaigre.

La matière colorante contenue dans la fleur a été dissimulée, mais non détruite par l'acide sulfureux ; la preuve en est fournie par ses changements de couleur sous l'action des acides et des bases.



Traditions

L'usage de lever la main pour affirmer la sincérité absolue d'une parole, et qui est devenu le geste caractéristique du serment, est évidemment une des plus anciennes traditions morales de l'humanité, car c'est dans la Genèse, dans l'histoire d'Abraham, qu'il se trouve consigné au chapitre XIV, verset 22. Le patriarche dit : *Levo manum meam ad Dominum excelsum*. Je lève ma main devant le Très-Haut, etc.

* * * *

Une curieuse étymologie du mot Caen

Les canards venaient autrefois, paraît-il, s'abattre en si grand nombre sur l'Orne, qu'on a tiré de là, par imitation de leur cri, le nom de la ville de Caen.

Cette étymologie a même été consacrée par un poète du temps—ce qui prouve que si nous avons introduit le mot dans la prose, le dix-septième siècle lui avait déjà donné l'hospitalité dans ses vers.

La pièce en question se termine ainsi :

On dit que de son cri choquant, rauque, ennuyeux,
Il a si constamment persécuté les lieux,
Qu'enfin les Neustriens de notre ville en nommèrent.

* * * *

L'origine de l'expression populaire "tuer le ver"

En juillet 1819, M. de la Vernède, maître des requêtes du roi, perdit sa femme.

Elle fut ouverte et on lui trouva sur le cœur un ver en vie. On prit ce ver qui avait peré le cœur, et on crut le tuer avec du mithridate.

Cet antidote n'ayant pas réussi, on essaya du pain trempé dans du vin. Le ver mourut aussitôt.

D'où les médecins conclurent "qu'il est expédient de prendre du pain et du vin, au matin au moins, en temps dangereux, de peur de prendre le ver."

De là le petit coup de vin blanc ou d'eau-de-vie par lequel les ouvriers commencent leur journée.

* * * *

Anecdote diplomatique

Le *Musée des Familles* dans sa mosaïque historique, relève la curieuse anecdote diplomatique que voici :

On a dit du roi de Sardaigne Victor-Amédée, dont les Etats furent annexés à la France sous la première république, qu'il avait été détroné par *émargement*. Et voici comment. En l'an VI—1798—le Directoire, mécontent de la conduite du roi de Sicile et de Naples, arrête dans une de ses séances de lui déclarer la guerre. On expédie à l'instant un message au Corps législatif. Cinq minutes après, l'un des directeurs s'écrie comme par réflexion subite : "Eh mais ! nous avons oublié le roi de Sardaigne, dont l'attitude a toujours été hostile à la France.—Il faut rédiger un nouvel arrêté.—Non, il n'y a qu'à le comprendre dans le même message."

On fait aussitôt courir après les messagers d'Etat ; ils reviennent, on reprend l'arrêté, et par une surcharge qu'un renvoi indigne, l'on ajoute : *et au roi de Sardaigne aussi*.

* * * *

Fatalité

On sait par suite de quel événement François Ier, qui jusqu'alors, selon une tradition royale, avait porté les cheveux longs et le visage rasé, adopta l'usage contraire.

Blessé gravement à la tête par le jet d'un tison ardent, un jour où, avec ses courtisans, il prenait part à l'attaque qui se faisait, par plaisanterie, de la maison du comte de Saint-Paul à Romorantin, le roi dut faire le sacrifice entier de sa chevelure ; et par contre il laissa pousser toute sa barbe, ce qui devint alors de mode générale.

Ne sachant pas par qui ce tison avait été lancé, François Ier défendit qu'on lui nommât on même qu'on recherchât l'auteur de cet accident : "C'est moi, dit-il, qui ai commencé la folie, il est juste que j'en boive ma bonne part."

Cependant on n'ignora point que le coup était dû au capitaine de Lorges de Montgomeri. Ce capitaine eut pour fils le comte de Montgomeri qui eut le malheur de blesser mortellement dans un tournoi Henri II, le fils de François Ier. Sur quoi un auteur observe qu'il n'est pas étonnant de voir parfois deux scélérats dans la même famille, mais qu'il est bien singulier qu'un père et fils remplis d'honneur soient par une affreuse fatalité, destinés l'un à blesser, l'autre à tuer leurs rois.

* * * *

Pie IX et Lamoricière

Comme tous les hommes doués de mémoire, Pie IX aimait les citations.

Un jour après Castellidardo et Ancône s'entretenant avec le général de Lamoricière, il cita un vers d'Horace. Le général poursuivit la citation. Pie IX le regarda fixement. La conversation continuant il cita Virgile. Le général savait l'"*Enéide*" et acheva ses vers. Mouvement du pape. Après tout dut-il penser, Virgile et Horace entrent dans l'enseignement des humanités.

Les deux interlocuteurs vinrent à parler de l'Afrique et Pie IX voulant surprendre le général, cita l'évêque d'Hipponne. M. de Lamoricière avait lu saint Augustin ; il trouva le passage entier. C'était fort, Pie IX se piqua au jeu, sans en avoir l'air, et jette un mot de saint Irénée à la tête du général. Celui qu'on ne croyait pas si lettré, prenant cet assaut de citations à la façon d'un assaut d'armes, continue encore.

—Ah ça ! mon cher général, s'écria le pape en lui prenant les mains où avez-vous fait votre cours de patrologie ?

—Dans les camps, en Afrique, Très Saint-Père. Que voulez-vous ? un soldat ne peut pas se battre tous les jours et j'ai lu les Pères. Je les ai lus avec amour ce sont eux qui m'ont enseigné qu'il y avait une gloire au-dessus de la gloire d'être vaincu pour le Christ, supérieure à la gloire de vaincre pour le monde.

Ce fut à la suite de cet entretien que le souverain pontife fit remettre au général de Lamoricière, qui avait refusé tout honneur, ce petit billet écrit de sa main :

"Mon cher général, je vous envoie cet Ordre du Christ, que vous avez si bien servi, et qui sera, je l'espère, votre récompense et la mienne.—Pie IX, Pape."

CHOSSES ET AUTRES

—On fait en Angleterre des barils d'acier, pour contenir les huiles destinées à l'exportation dans les pays chauds, où la sécheresse et la chaleur font fendre les barils de bois.

—Au milieu d'un combat sanglant un jeune officier un peu étourdi reçut une balle dans la tête; et comme il tombait, il eut encore le temps et le courage de dire avant d'expirer: "Je savais bien que j'avais besoin de plomb dans la tête; mais la dose est un peu forte."

—Un véritable régal artistique est offert aux habitués du Royal, cette semaine.

La troupe "Hopkins Trans-Oceanic Star Company" donne une série de représentations. Le directeur, M. Hopkins, n'a rien épargné pour faire de sa troupe de vaudeville ce qu'il y avait de mieux en ce genre. Composée des artistes européens et américains suivants dont la réputation n'est plus à faire: Gertie Cochran, l'enfant prodige; Fulgo, le mime par excellence du monde entier; les Donizettas, les merveilleux acrobates et pantomimistes anglais; le quartette "Bison City" donnant l'illusion, avec leurs voix, d'artistes ambulants allemands; Smith et Fuller, une nouveauté musicale; Bartlett et May, le contorsionniste et la petite ingénue; Tom Mack dans ses monologues Clayton Jenkins et Jasper, dans leur danse burlesque intitulée "The Dark Town Circus"; Burk Jordan et l'incomparable "Petite Chanteuse" Nettie Decoursey.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

L'un se chante et l'autre se sème
Et le tout cause au chef un mal extrême.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS
LE NO 561

L'âge de la petite: 5 ans.
L'âge du père: 30 ans.
L'âge de la mère: 25 ans.

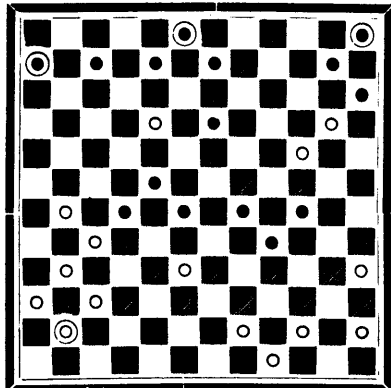
ONT DEVINE:

J. Martel, Jos. Pelletier, Eugirior Regnault, J. E. Millette (Oui, envoyez nous-les), Montréal; J. B. Bureau, F. X. Fournier, Québec; J. N. LaFrance, Chapleau, Ont.; Virginie Bergeron, Fall River; J. C. Rivest, L'Assomption; J. P. Galibois, Dame Jules Larose, Mlle Adeline Laurier, Montréal; A. A. Aubert, Adélard Huard, L. P. Lalibesté, J. E. Samson, Québec; Aimé Richey, Saint-Hyacinthe; J. G. Larivière, Saint-Judes; F. Pelletier, Sainte-Anne de Beaupré.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 163

Composé par M. H. Mercier, Joliette
Noirs—15 pièces



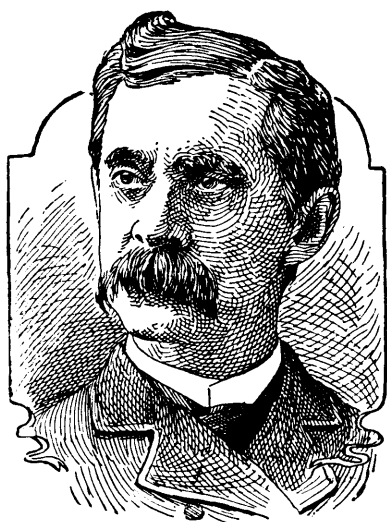
Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 161

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
43	37	27	40
37	32	26	37
56	50	45	43
55	49	43	56
68	61	56	67
57	50	67	46
52	6	30	41
6	9	3	64
71	36 gagnent.		

Solutions justes par M. J. H. Desaulniers, Nicolet.



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnent

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

"La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer."—Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

CRÈME LA SIMON



Mme ADELINA PATTI dit:
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons Gercures Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada:

G. ALFRED CHAILLOU, MONTREAL

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON



LEOTY

8, Place de la Madeleine, PARIS

Les Célèbres

Corsets

LEOTY

Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations; abonnement: \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris France.

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - \$50,000

Bureaux: 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216.

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " " "	400.00
1 " " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 25 février.

Début de la Nouvelle Première Chanteuse

Lundi et mercredi—*Gillette de Narbonne*, opéra comique en 3 actes d'Audran. Gillette, Mme Dunoyer.

Mardi (soirée de gala)—*Carmen*, opéra en 4 actes de Geo. Bizet. Mmes Dugoyon et Bouit. Bénéfice de M. Vissière, baryton.

Mercredi (matinée spéciale)—*La Grammaire*, comédie en un acte de Labiche, et *Les Crochets du Père Martin*, drame en 3 actes. Prix des matinées.

Jeudi (soirée de gala)—*Martyre*, drame en 5 actes de d'Emery, auteur des *Deux Orphelines*.

Vendredi—*La Mascotte*, opéra comique en 3 actes d'Audran. Mme Dunoyer, Bettina.

Samedi, en matinée—*Les Noces d'Olivette*, opérette en 3 actes d'Audran. Mmes Dugoyon et Bouit.

Samedi soir—*Les Cloches de Corneville*, opéra comique en 3 actes de Planquette. Madame Dunoyer.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



PANACEE DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consumptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique. Lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets f. is sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉATIONS DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Le Bavaïois descendit auprès de son blessé.

Le lieutenant d'Angelis, en proie à un violent accès de fièvre, délirait, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que le chirurgien parvint à lui administrer le médicament préparé à son intention.

Il y réussit cependant et au bout de quelques minutes un calme relatif se produisit.

La fièvre diminua. Le délire devint moins effrayant.

Le docteur, s'adressant alors au soldat de garde auprès du blessé, lui demanda en allemand :

— Où se trouvent les hommes qui nous ont fait escorte jusqu'ici ?

— Major, ils ont rejoint les troupes cantonnés dans le prochain village.

— Vous pouvez partir, vous aussi, et regagner l'état-major. . . . je ne tarderai guère à en faire autant. . . .

Debout, dans la pose respectueuse réglementaire devant un supérieur, le soldat ne bougeait point.

Ses regards semblaient effarés.

— N'avez-vous pas entendu ? demanda durement le major, voyant que l'homme ne paraissait point disposé à obéir.

Le soldat fit un effort pour parler.

— Mais si je m'en vais, balbutia-t-il, qui soignera le lieutenant ?

— Les gens de cette maison. . . . j'ai dit !

— Partez.

La discipline est inflexible.

L'Allemand esquissa le salut militaire et quitta lentement la chambre, non sans avoir jeté un regard sur le blessé qu'il paraissait abandonner fort à contre-cœur. La vérité est qu'il aurait beaucoup mieux aimé continuer ses fonctions de garde-malade que de reprendre un fusil et d'aller se battre.

Dans la cour du château se trouvaient deux chevaux, celui de l'officier d'état-major et celui du soldat, attachés aux barreaux de fenêtres du rez-de-chaussée.

Le soldat se mit en selle et partit au galop.

Inquiété par le bruit, Raymond descendit le grand escalier afin de s'informer de ce qui se passait.

— C'est l'ordonnance de l'officier blessé qui s'éloigne, lui dit un domestique.

— Faites mettre à l'écurie le cheval du lieutenant, et qu'on le nourrisse. . . . commanda Raymond.

— Oui, monsieur Schloss. . . .

Raymond sortit du château et se dirigea rapidement vers le village, distant tout au plus d'un kilomètre.

Il se rendait à Fenestrange, à la demeure du Dr Pertuiset, le médecin attitré de M. d'Areynes.

Contre son attente, les sentinelles allemandes ne firent aucune difficulté pour le laisser passer.

Le jour pointait à peine quand il arriva près de la maison du médecin.

Il frappa à la porte.

Une fenêtre s'ouvrit presque aussitôt et le docteur, qui revenait de l'ambulance et ne s'était pas couché, apparut dans l'encadrement de cette fenêtre.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi, Raymond Schloss, monsieur le docteur.

— Vous, si matin ! s'écria Pertuiset d'une voix qui décelait toute son inquiétude. J'espère qu'il ne se passe rien de fâcheux chez vous ?

— Docteur, il faut m'accompagner tout de suite au château.

— Est-il donc arrivé quelque chose à M. le comte ?

— M. le comte a eu une attaque.

— Ah ! misère de moi ! . . . Une attaque ? Alors il est bien bas. . . .

— Bien bas, oui, mais on peut le sauver.

— Seulement il n'y a pas une minute à perdre. . . . Venez vite !

— Je suis à vous.

Et la fenêtre se referma.

Raymond attendit.

Deux ou trois minutes à peine s'écoulèrent, puis la clef grinça dans la serrure, la porte tourna sur ses gonds, et le Dr Pertuiset sortit.

Les deux hommes se serrèrent la main et prirent vivement, côte à côte, le chemin conduisant au château.

Tout en marchant, Raymond mit le médecin au courant de ce

qui s'était passé chez le comte et lui fit connaître la prompte intervention du chirurgien bavaïois, grâce auquel M. d'Areynes n'avait point succombé sans reprendre connaissance.

Français de cœur et d'âme patriote comme le sont les enfants du généreux pays de Jeanne d'Arc la grande Lorraine, la sainte et la martyre, le Dr Pertuiset comprit quelle avait dû être la violence du choc terrassant le vieux gentilhomme quand il avait appris l'effroyable nouvelle du désastre de Sedan.

Le résultat de ce choc ne l'étonnait point.

— Pauvre comte ! pauvre ami ! . . . murmurait-il en écoutant l'émouvant récit de Raymond.

En arrivant au château, le médecin de campagne trouva le major allemand installé au chevet de M. d'Areynes.

Blasius Wolff avait un peu retardé son départ afin de pouvoir s'entendre avec son confrère.

Les deux confrères échangèrent un salut avec la glaciale politesse que commandait la situation.

— J'ai fait tout ce que j'ai cru devoir faire, monsieur, pour sauver le maître de cette maison. . . . dit le Bavaïois. Vous êtes son médecin attitré. . . . je vous cède la place. . . . A vous maintenant de continuer ce que j'ai commencé de mon mieux. . . .

Le Dr Pertuiset s'inclina sans répondre et s'approcha de M. d'Areynes.

Celui-ci, en l'apercevant, eut un éclair de joie dans les yeux et fit un effort manifeste pour lui tendre la main, mais cet effort fut inutile, la main demeura inerte.

Le médecin la prit, la serra entre les siennes et la trouva glacée comme celle d'un cadavre.

— Mon ami. . . . mon pauvre ami. . . . murmura-t-il avec une profonde émotion.

Blasius Wolff parla de nouveau :

— J'ai la conviction, dit-il, que la paralysie ne restera pas complète. . . . Grâce au traitement rigoureux que vous allez faire suivre au malade, vous déterminerez dans son état une notable et prompt amélioration. . . .

— Je l'espère comme vous, monsieur. . . . répliqua Pertuiset ; puis il ajouta : Vous avez écrit une ordonnance ?

— Oui, monsieur. . . .

— Voulez-vous me la donner ?

— La voici, monsieur le docteur. . . . fit Pierre Renaud en présentant au médecin français la feuille sur laquelle le Bavaïois avait tracé ses prescriptions.

Blasius reprit :

— Le cas était grave, mais par bonheur j'ai pu trouver dans la pharmacie du château les substances dont l'emploi immédiat s'imposait

Pertuiset avait lu avec soin l'ordonnance.

— C'est bien cela. . . . dit-il ensuite. Un réactif violent était indiqué. Vous avez fait ce que j'aurais fait moi-même. Maintenant j'aviserai. Il me reste, monsieur, à vous remercier doublement, au nom de la science, et pour mon vieil ami le comte d'Areynes.

— Ne me remerciez pas, monsieur, répliqua Blasius, c'est moi qui vais rester votre obligé.

Le médecin français regarda son confrère bavaïois avec quelque surprise.

— Votre obligé ? répéta-t-il.

— Comment cela ?

— Un lieutenant d'état-major de l'armée allemande, grièvement blessé, a été transporté ici la nuit dernière. Je suis forcé de le quitter pour rejoindre le corps auquel j'appartiens. Je vous prie de venir avec moi visiter cet officier et de vouloir bien, après mon départ, lui continuer les soins que son état réclame.

— Je ferai mon devoir, monsieur, comme vous avez fait le vôtre, soyez-en sûr, répondit Pertuiset. Vous pouvez compter sur moi. Allons ensemble voir votre blessé, je reviendrai ensuite auprès de monsieur d'Areynes. . . .

Le comte ne perdait pas un mot de l'entretien, et ses regards semblaient dire :

— Oui. . . . oui. . . . revenez vite.

Pertuiset lui fit un signe de la main et suivit Blasius.

Dans la chambre du rez-de-chaussée, l'officier prussien délirait de nouveau et plus fort que jamais.

Un domestique du château veillant auprès de lui ne parvenait pas

sans peine à l'empêcher de se jeter en bas de son lit dans ses mouvements désordonnés.

Blasius donna les explications nécessaires au médecin lorrain, le mit au courant de l'extraction de la balle qui, dans son trajet à travers le corps avait occasionné des lésions graves, et lui indiqua les médicaments administrés.

Pertuiset ne se contenta point de ces explications, si claires cependant, et voulut se rendre compte par ses propres yeux de l'état de la blessure.

L'appareil placé par le Bavaïrois fut levé et le médecin français fit ses constatations chirurgicales.

Elles se prolongèrent assez longtemps.

Enfin, après avoir replacé l'appareil, il se redressa en disant :

—Cet officier est terriblement atteint. . . . Vous me confiez, monsieur, une tâche bien délicate et bien pénible.

—A la grâce de Dieu ! répliqua Blasius. Si le blessé succombe il aura subi la chance de la guerre. . . . Quoi qu'il arrive, vous aurez accompli, monsieur, votre devoir d'homme et de médecin.

Les deux confrères échangèrent un nouveau salut glacial.

Peu d'instants après le Bavaïrois quittait le château de Fenestranges et le docteur Pertuiset, non sans avoir adressé des recommandations au domestique qu'il laissait près du Prussien, remontait s'installer au chevet du comte d'Areynes, dans la chambre duquel Pierre Renaud et Raymond Schloss attendaient, muets et attentifs.

La physionomie du docteur était peu rassurante.

—Ah ! certes oui, murmura-t-il tout à coup, il faut agir énergiquement !

Le comte ne cessait de river son regard sur les yeux du vieux praticien.

Il parvint à agiter légèrement ses paupières.

Pertuiset surprit ce mouvement.

—Vous voudriez parler, mon ami, n'est-ce pas ? dit-il au paralytique. Vous auriez sans doute des instructions à me donner ? . . .

Les regards de M. d'Areynes répondirent affirmativement.

—Eh bien ! reprit le médecin, chassez toute inquiétude. . . . Restez calme. . . . Dans quelques jours, dans très peu de jours, je vous aurai rendu l'usage de la parole.

Le regard du comte se voila, et les traits inertes de son visage semblèrent s'assombrir.

Ceci ne pouvait échapper à l'œil observateur du médecin.

—Je vous comprends. . . . reprit-il, vous avez peur que je me trompe. . . . Est-ce cela ?

—Oui. . . . fit le regard.

—Il faut tout prévoir. . . . Vous êtes un bon Français, un bon chrétien, et vous avez une âme d'une trempe vigoureuse. . . . la mort ne doit pas vous effrayer. . . . Je puis donc vous parler avec une entière franchise, n'est-ce pas ?

Pour la seconde fois le regard répondit :

—Oui.

—Vos dispositions testamentaires sont-elles prises ?

IV

M. d'Areynes eut comme un hochement de tête ; un prodigieux effort de sa volonté galvanisa pendant une seconde les nerfs et les muscles que la paralysie immobilisait, et un son guttural, une sorte de sifflement, s'échappa de sa gorge contractée.

Si rauque, si indistinct que fût ce son, il fut impossible aux trois auditeurs de ne pas comprendre que le comte venait de répondre :

—Non !

—Voilà qui est très malheureux, dit le médecin, car enfin, quelque grand que soit mon espoir de vous sauver et de vous rendre la parole, Dieu seul est maître de la vie des hommes ! . . . Voulez-vous que je fasse appeler ici le notaire ? Vous pourriez tester devant témoins. . . .

—Non. . . . fit le regard du malade.

—Quelqu'un de votre famille alors ?

—Oui. . . . répondit un battement des paupières.

—Qui ? demanda le Dr Pertuiset.

En ce moment, Pierre Renaud s'écria, en regardant son maître :

—Je sais qui, moi, monsieur !

—Et c'est ?

—C'est l'abbé d'Areynes, le vicaire de Saint-Ambroise, sans aucun doute. . . . Ah ! je suis sûr de ne pas me tromper. . . . regardez plutôt le visage de monsieur le comte. . . .

Heureux d'être compris, le gentilhomme lorrain avait en effet une sorte de rayonnement sur le visage.

Deux fois de suite ses paupières s'abaissèrent et se relevèrent, ce qui signifiait :

—Oui. . . . oui. . . .

—Vous aviez raison, reprit le docteur et tel est bien en effet le désir de mon vieil ami, mais par malheur ce désir me paraît irréalisable. . . .

l'abbé d'Areynes est à Paris. . . . lui écrire ou lui envoyer une dépêche est impossible puisque les Prussiens se sont emparés des Postes et des lignes télégraphiques. . . . Aucune voie ne nous est ouverte : l'armée allemande marche sur Paris à cette heure, nous enlevant ainsi tout moyen de correspondre.

Une contraction douloureuse rapprocha les sourcils du comte.

Son regard se fixa sur Raymond Schloss.

Ce fut au tour de celui-ci de s'écrier, en tendant ses deux mains vers le paralytique et en se rapprochant du lit :

—J'ai compris. . . . j'ai compris, mon bon maître ! Ni une lettre, ni une dépêche ne passeraient, mais on peut trouver un messager capable de traverser les hordes prussiennes, et d'arriver à Paris avant qu'elles ne l'aient investi. . . . si elles doivent l'investir. . . . Ce messager, ce sera moi. . . .

Les prunelles du comte étincelèrent.

Il n'avait pas compté vainement sur son fidèle serviteur.

—Vous feriez cela, Raymond ! s'écria Pertuiset un peu étonné, tant l'entreprise lui paraissait difficile et périlleuse, pour ne pas dire insensée.

—Je tenterai, du moins, monsieur le docteur, et je crois fermement que je réussirai. . . . Si les Allemands occupent les grandes routes, l'ancien colporteur Raymond Schloss connaît les sentiers détournés, les passages impraticables pour ceux qui ne sont point initiés. Je ne dis pas que je passerai sans peine, mais je passerai ! Avant d'être garde-chasse, puis garde général de M. le comte d'Areynes, j'ai fait le voyage de Fenestranges à Paris, à pied, une balle sur le dos. . . . Je ne m'égarerai pas et, si malins que soient ces gueux d'Allemands, je serai plus malin qu'eux ! . . . J'arriverai !

Le visage du comte devenait de plus en plus radieux.

Ses membres étendus firent une tentative pour se mouvoir mais la paralysie les enchaîna.

—Ainsi, demanda le docteur Pertuiset, vous croyez réussir ?

—Je fais plus que le croire, j'en ai la certitude. . . .

—Mais, en admettant que vous passiez, pourrez-vous revenir ?

—Pourquoi non ?

—Comment ferez-vous, mon pauvre Raymond ? . . .

—Cela, je ne le sais pas encore, mais nous chercherons un moyen, M. l'abbé d'Areynes et moi, et à nous deux nous le trouverons certainement. . . . Foi de Lorrain, nous ferons la nique aux Allemands. . . . D'ailleurs ils n'y sont pas encore, à Paris ! Il reste des Français en France, et j'espère bien que chaque ville, chaque village, chaque hameau se défendra et les empêchera d'avancer, les hommes n'ussent-ils pour combattre que de vieux fusils rongés par la rouille, des fourches et des faux, comme en 1814. . . . A cette époque-là, les paysans ont arrêté pendant trois mois la marche des alliés et, s'il plaît à Dieu les paysans de France ont le même sang dans les veines.

Le Dr. Pertuiset hochait tristement la tête.

Il ne partageait pas la confiance et l'enthousiasme de Raymond Schloss.

Il doutait.

—Enfin, quand partirez-vous ? demanda-t-il.

—Il ne faut tarder ni d'un jour ni d'une heure, s'écria Pierre Renaud. Chaque minute de retard t'enlèverait des chances. . . . Il faut partir tout de suite ! . . . N'est-ce pas, monsieur le comte, qu'il le faut ?

Les paupières du paralytique se levèrent et s'abaissèrent affirmativement.

—Partir tout de suite est impossible répliqua le garde-chasse. Pour mettre à exécution le plan que j'ai conçu j'ai besoin des ténèbres. . . . je vois clair dans l'obscurité, comme les chats et les hiboux, et je ferai plus de chemin la nuit qu'en plein jour. . . . Je ne demande qu'une chose, c'est de devancer de quelques heures seulement la marche de l'armée prussienne.

M. d'Areynes eut un nouveau clignement des paupières que le garde-chasse traduisit ainsi :

—Raymond fera pour le mieux. . . . Je compte sur lui. . . . qu'il agisse à sa guise. . . .

—Vous avez raison, maître dit le brave serviteur d'une voix émue. Vous pouvez avoir confiance en moi. . . . Je donnerais pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et je la donnerais sans marchander. . . . Le docteur vous conservera la vie, vous rendra la parole, et à mon retour je vous trouverai debout, prêt à recevoir celui dont vous désirez la présence et que je vous ramènerai, je le jure ! . . .

L'émotion du comte fut si vive qu'il sembla en ce moment éprouver une faiblesse.

Il ferma les yeux.

—Monsieur d'Areynes a besoin de sommeil, mes amis. . . . dit le docteur, laissons-le dormir et venez avec moi. . . .

Pertuiset conduisit les deux hommes dans la petite pièce servant de pharmacie, et il reprit :

XAVIER MONTÉPIN.

A suivre

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Don Antonio eut une lueur dans le regard qui, s'il l'eut surprise, aurait fait frissonner Forestier.

Et il se disait :

—C'est déjà beaucoup trop pour toi de savoir que je suis don Antonio de Villina.

Il reprit à haute voix :

—Eh bien, du moment que tu sais à quoi t'en tenir sur mon compte, comme moi sur le tien, nous allons, je crois, encore mieux nous entendre.

—C'est ce que je pensais. Donc, mon cher José, il y a un homme à assassiner ?

—Et un million à gagner, mon cher de Fabrège.

—Egorger un homme, c'est gros ; mais c'est gros aussi un million.

—Ne serait-il qu'en billets de la Banque de France.

—Qu'est-ce que c'est que cet homme qui te gêne ?

—Mon ennemi.

—Bien sûr, sans cela tu ne lui en voudrais point, mais pour que tu veuilles t'en débarrasser, il y a autre chose ; tu as parlé d'une fortune, d'une grande fortune, dont j'aurais pour ma petite part un million. Existe-t-elle réellement, cette fortune ?

—Est-ce que je songerais à me débarrasser de mon ennemi si je n'avais pas à tirer profit de sa mort ?

—C'est juste. Et où est-elle, cette fortune ?

—En Espagne.

—Ah ! en Espagne ? fit Forestier.

Et il se disait en lui-même :

—C'est drôle ; c'était aussi pour une grande fortune en Espagne que je m'étais associé à Mme Prudence.

Alors, reprit-il à haute voix, ton ennemi est Espagnol ?

—Oui.

—Nous allons donc aller en Espagne pour lui faire son affaire.

—Non, car il est présentement à Paris.

—Ah ! bien j'aime mieux ça ; comment se nomme-t-il ?

—Il n'est pas utile que tu saches son nom ?

—Pourtant...

—Son nom n'a rien à voir dans l'affaire ; ce que je puis te dire, c'est qu'il demeure rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice.

—Au fait, c'est vrai, je n'ai pas besoin de savoir son nom ; mais il y a une chose que je voudrais bien comprendre.

—Laquelle ?

—Pourquoi faut-il tuer cet homme pour que cette grande fortune, qui est en Espagne, soit à toi ?

—Parce qu'elle est entre ses mains ; c'est un héritage dont il m'a frustré ; lui mort, je rentre en possession des biens dont le testament inique d'un oncle m'a dépouillé.

—Je commence à comprendre : ton ennemi est ton parent.

—Oui, mon cousin.

—Il n'a donc pas d'enfant, ton cousin ?

—Il n'a eu qu'une fille, elle est morte depuis longtemps.

—Et il n'existe pas d'autres héritiers que toi ?

—Je suis seul et unique héritier.

—Parfait ! dit Forestier.

Il y eut un silence et il reprit :

—Voyons, mon cher José, dis-moi donc pourquoi tu veux me charger d'une besogne que tu pourrais faire toi-même ?

Don Antonio haussa les épaules.

—Si je la faisais moi-même, je n'aurais pas un million à te donner.

—Ça, c'est vrai ; mais...

—Écoute donc, et tu comprendras : si je frappe mon ennemi, il peut me reconnaître, et s'il ne tombe pas sur le coup, s'il lui reste un souffle de vie et qu'il puisse prononcer quelques paroles, il nomme son assassin. Alors, en admettant que je puisse me soustraire aux recherches de la justice, je n'ai plus à penser à l'héritage, il est perdu pour moi ; on ne met pas un homme en possession des biens de celui qu'il a assassiné.

—Ça, José, c'est une raison, et une bonne.

—Parbleu !

Mais quand j'aurai fait le coup, me donneras-tu le million ?

—Est-ce que tu manques de confiance ?

—Non, mais tu pourrais oublier...

—Mon cher de Fabrège, je fais avec toi un marché et j'ai tout intérêt à en remplir les conditions. En vérité, tu viens de manifester une crainte ridicule, pour ne pas dire bête ; voyons, est-ce que je puis ne pas remplir mes engagements envers toi, quand tu peux me dénoncer, quand tu n'aurais qu'un mot à dire pour me perdre... Va, en attendant que je sois mis en possession de l'héritage, tu pourras dormir en toute sécurité sur tes deux oreilles.

—Tu as raison, mon cher José, et moi je ne suis qu'un imbécile.

—Non, tu n'es pas un imbécile ; mais tu as le tort d'avoir des craintes que rien ne justifie.

—Je ne les ai plus. Mais je me demande comment je vivrai en attendant que tu puisses me donner le million.

—Avant de quitter Paris je te laisserai une somme suffisante, ou mieux encore, si cela te sourit, je t'emmènerai avec moi en Espagne.

—Je te suivrai, mon cher José ; je te l'ai dit, je m'attache à toi.

—Oui, tu l'as dit, comme le lierre à la muraille.

Après être resté un moment pensif, Forestier reprit :

—Quand faudra-t-il faire le coup ?

—Le plus tôt possible.

—Mais il faut d'abord que je connaisse ton cousin et que je sache où le rencontrer.

—Le jour où tu le frapperas en plein cœur, avec un poignard que je te donnerai, je serai avec toi et je te le montrerai. Je sais que tous les mercredis il va dîner dans une maison de la rue Lapérouse ; il revient à pied, très tard, en fumant tranquillement un cigare.

Nous choisirons le moment et l'endroit où tu devras bondir sur lui. Il faut qu'il tombe mort, sans pousser un cri, sous le coup vigoureusement bien porté. Tu lui enlèves vite sa montre, son portefeuille et son portemonnaie, et nous disparaissions.

Il faut qu'on croie que le meurtre a eu le vol pour mobile.

—Je comprends.

—Et le lendemain nous lisons dans les journaux qu'une attaque nocturne a eu lieu dans les Champs-Élysées, qu'un homme y a été assassiné et que l'on n'a aucun indice pour découvrir le coupable.

—Sur tout ajouta don Antonio, que ta main ne tremble pas, et enfonce la lame jusqu'au manche.

Les yeux du misérable s'étaient remplis de sinistres lueurs.

Les deux associés, si bien dignes l'un de l'autre, échangèrent encore quelques paroles, puis se séparèrent.

—Un million, un million ! grommela Forestier : enfin, je l'aurai donc, moi aussi, la fortune !

XIV.—EXPLORATIONS

Pendant que se préparent à Paris de nouveaux événements dramatiques, transportons-nous sur les bords du Tarn, où se trouve le jeune ingénieur Lucien Delteil, momentanément exilé par Mme Villarceau.

La mission scientifique dont le jeune homme faisait partie se composait de quatre personnes.

M. Frémigny, inspecteur général et professeur à l'École des Mines, connu par plusieurs ouvrages d'exploration en Europe et en Amérique, la dirigeait. Ses compagnons étaient de jeunes ingénieurs de grand avenir.

La mission avait traversé les montagnes d'Auvergne sans s'y arrêter. Des recherches antérieures ne laissaient presque rien à glaner dans cette région bien connue.

Des découvertes récentes ouvraient, au contraire, un vaste champ à de nouvelles recherches dans la vallée supérieure du Tarn, laquelle, depuis quelques années seulement, avait été signalée à la curiosité des savants et des artistes.

La mission s'était donc dirigée sur Mende, le triste chef-lieu de la Lozère, où un antiquaire lui donna des indications sur les gorges de la rivière qui font de ce coin perdu de la France un des plus merveilleux panoramas du globe.

Alors M. Frémigny et ses compagnons étaient entrés dans cette partie du département du Tarn limitrophe de celui de la Lozère. Ils furent d'abord émerveillés à la vue du torrent, roulant ses eaux lim-

pides au fond d'un abîme que surplombent les rochers aux formes fantastique- des causses Méjan et de Sauveterre, qui le dominent souvent de cinq à six cents mètres.

Nos explorateurs avaient bon pied, bon œil, l'avidité de voir et de connaître ; courageux, insensibles à la fatigue, les longues courses à travers un pays coupé de ravins profonds, aux montées abruptes, ne les effrayaient point.

Ils arrivèrent ainsi au bourg d'Espagne, blotti au milieu d'un chaos de rochers aux tons rougeâtres, entouré d'un décor qui défie la palette du peintre le plus habile.

Dès lors, ils passèrent d'un enchantement à un autre. Tantôt ils arrêtaient leurs regards sur une vallée verdoyante où poussaient, à l'abri des vents du nord, des noyers, des amandiers, des vignes ; tantôt se dressaient au-dessus d'eux de gigantesques falaises aux crêtes desquelles se voyaient encore les ruines de manoirs féodaux comme Roqueblave, Castebianc, Charbonnières, qui rappellent les luttes sanglantes dont ils furent le théâtre à l'époque de la féodalité.

Au bourg de Sainte-Enémée, où ils s'arrêtèrent, se rattache une légende qui a d'étranges rapports avec celle de sainte Odile, dont le culte s'est perpétué de siècle en siècle sur une des plus belles montagnes d'Alsace.

Comme la patronne de l'Alsace, sainte Enémée était fille d'un roi mérovingien ; comme Odile, elle se refusa au brillant mariage que voulait son père ; comme Odile aussi, Enémée se déroba aux grands deus pour vivre dans la solitude.

Toutes deux subirent avec un courage héroïque l'épreuve d'une terrible infirmité.

Enfin l'une et l'autre s'éteignirent dans un des établissements de bienfaisance qui devaient perpétuer leur souvenir.

Si Sainte-Enémée n'est pas comme le mont Sainte-Odile le but de nombreux pèlerinages, les éléments d'attractions ne manquent pas pour attirer les touristes dans le pays où elle a vécu. La variété des sites offre constamment de nouveaux motifs à l'admiration : ce sont les donjons, les machicoulis du château de la Case, fièrement campé dans une échancre des montagnes du Causse, qui semble s'être écarté pour lui fournir un abri et une ceinture de verdure ; c'est le village de la Malène, tapi dans un ravin où les hauteurs du causse Méjan et du causse de Sauveterre sont tellement rapprochées que le Tarn y trouve à peine passage pour ses eaux d'un vert d'émeraude.

Cependant nos voyageurs n'oubliaient pas le but scientifique de leur mission ; ils prenaient des notes sur la nature du sol, sur la formation des rochers, dont les tons chauds contrastent avec les teintes sombres et grises des montagnes de l'Auvergne.

Ils croyaient avoir épuisé toutes les formules d'admiration lorsqu'ils descendirent en barque le cours du Tarn et s'engagèrent dans une passe resserrée entre deux murailles de rochers, se dressant vers le ciel comme des aiguilles. Arrivés au cirque des Baumes, qui peut soutenir la comparaison avec le cirque célèbre de Gavarnie, ils s'y arrêtaient dans une muette contemplation, ne trouvant pas de paroles pour exprimer leurs impressions. Ensuite ils s'engagèrent dans les rapides, où le Tarn bondit au milieu des rochers qui en rendent la navigation extrêmement dangereuse. Mais les regards sont si bien fascinés par la troublante beauté du paysage d'une sauvage grandeur, qu'on oublie qu'un coup de gaffe, donné maladroitement par le batelier, peut vous précipiter dans le tourbillon d'écume.

Enfin la mission arriva aux Rosiers, où se terminait l'excursion dans les gorges du Tarn.

— Mes amis, dit M. Frémigny, nous avons assez donné au plaisir des yeux, il est temps de nous rappeler que nous devons rapporter au Ministère des renseignements scientifiques.

Alors commença le véritable et sérieux travail des ingénieurs.

Nous n'avons pas à les suivre dans leurs études géologiques, leurs observations et leurs conjectures sur les révolutions que le terrain avait traversées, sur les temps préhistoriques auxquels il fallait faire remonter la formation des roches.

Nous trouverons plus d'intérêt à pénétrer avec eux dans les cavernes nombreuses, que le temps a creusées dans les falaises des causses, dont quelques-unes seulement ont été récemment explorées.

Nous nous éloignons des bords du Tarn et nous nous trouvons dans les solitudes du causse Noir, à travers lequel bondit le torrent de la Jonte.

Les grottes du Mort, de Nabrigas et quelques autres fournirent à la mission l'occasion de recueillir des ossements, des armes, des objets en fer et un pierre qui appartenaient à l'époque où les populations de la Gaule vivaient encore à l'état sauvage. Mais ce fut surtout dans la grotte de Dargilan que nos explorateurs firent d'intéressantes découvertes.

Quelques années auparavant, en 1880, un jeune pâtre ayant poursuivi un renard, l'avait vu disparaître dans un trou étroit ne paraissant pas avoir une grande profondeur ; il avait allumé à l'entrée un grand feu pour enfumer l'animal, mais avait vainement attendu que le renard, à demi asphyxié, s'élançât hors du trou.

Surpris de son insuccès, il avait élargi l'orifice, s'était glissé à

l'intérieur et avait pénétré dans une immense salle, aux voûtes plus élevées que celles d'une cathédrale, et qui en précédait d'autres.

Quelques touristes ayant eu connaissance de la découverte du jeune berger, avaient voulu pénétrer plus avant ; mais ils avaient été arrêtés par des obstacles qui ne pouvaient être franchis qu'à l'aide d'échelles et d'un outillage dont ils étaient dépourvus ; de sorte que l'exploration de la caverne de Dargilan était encore à faire.

L'entreprise devait tenter nos ingénieurs.

Ils se munirent d'échelles, de cordages, de torches et s'aventurèrent dans des couloirs qui s'élargissaient tout à coup de manière à recevoir un certain nombre de personnes, puis se resserraient de telle sorte que deux hommes n'y pouvaient passer de front.

Parfois, éveillant des échos endormis depuis le commencement des siècles, ils faisaient couler des masses de pierres sous leurs pieds.

La lueur des torches effrayait des oiseaux nocturnes qui se détachaient des voûtes, frôlaient le visage des visiteurs audacieux, qui venaient les troubler dans leur domaine.

La marche à travers les obstacles qui se dressaient à chaque instant sous les pas des ingénieurs n'était pas sans péril ; en glissant sur des pierres polies, ils étaient exposés à des chutes terribles ; mais ils étaient dédommagés de leurs peines par des merveilles que depuis bien des siècles aucun œil humain n'avait contemplées.

Ils s'arrêtèrent éblouis à l'entrée d'une salle immense dont les voûtes dépassaient cinquante mètres de hauteur. Les parois, formées de marbre, de basalte, de porphyre, présentaient à la lueur des torches des tons étonnamment décoratifs. Des stalactites descendaient de la voûte, tantôt sveltes et légères, tantôt massives, et donnaient à cette salle l'aspect d'une nef de cathédrale.

Au fond, une table avait dû servir à des sacrifices humains.

Ils découvrirent dans les angles des haches en silex, des couteaux et beaucoup de ces ustensiles connus avant l'âge de fer.

Des ossements jonchaient le sol ; ils provenaient d'animaux gigantesques depuis longtemps disparus.

Le chef de la mission examina des crânes qui, d'après lui, avaient certainement précédé l'invasion des Celtes dans notre pays.

La grotte de Dargilan offrait tous les éléments de précieuses découvertes qui devaient immortaliser la mission.

Les explorateurs ne se lassèrent pas de la parcourir, et déjà ils avaient fait beaucoup de chemin sans que rien annonçât qu'ils fussent au terme de leur exploration, lorsque, ayant pénétré dans une nouvelle salle, un cri de surprise et d'horreur s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

Ils avaient sous les yeux deux cadavres dans un état de décomposition avancée. Les corps, celui d'un homme et d'une femme, étaient enlacés ; des bijoux, des montres d'or, la toilette de la femme annonçaient que ces deux morts avaient appartenu à la classe riche de la société.

Les ingénieurs se rappelèrent alors une histoire qu'un de leurs guides avait racontée.

Deux ans auparavant, un jeune homme de bonne famille s'était épris d'une jeune fille de Marvejols, célèbre par sa beauté ; son amour était partagé, mais une vieille haine séparait les deux familles, comme l'était la famille de Roméo et celle de Juliette.

Après s'être heurtés contre une opposition invincible, les deux amoureux se décidèrent à fuir. On se mit à leur poursuite. Ils se dirigeaient vers la causse Noir dans l'espoir de gagner Millau, puis la Garonne. On allait les atteindre lorsque, brusquement, ils disparurent. Et comme il avait été impossible de retrouver leurs traces, on en avait conclu qu'ils s'étaient noyés dans le Tarn.

Le mystère se trouvait maintenant expliqué : les malheureux jeunes gens, pour échapper à ceux qui les poursuivaient, s'étaient réfugiés dans les grottes de Dargilan ; mais, perdus au milieu de ce labyrinthe souterrain, ils étaient morts de faim.

Ils avaient évidemment pénétré dans les grottes par une issue autre que celle découverte par le jeune pâtre.

Ce ne fut qu'après avoir longtemps marché dans divers sens, que les explorateurs parvinrent à découvrir une lueur qui venait du dehors.

La falaise du causse Noir s'ouvrait de ce côté sur le lit de la Jonte, à peu près à sec une partie de l'année ; la fissure était dissimulée par des broussailles, et de l'autre côté du torrent une muraille de rochers se dressait à pic. Aucun homme n'aurait pu la gravir ou la descendre.

Les ingénieurs s'empressèrent d'avertir les autorités de leur lugubre découverte, afin que les derniers devoirs fussent rendus aux deux victimes de la cruauté de leurs parents.

Alors ils prirent quelques jours de repos, qu'ils consacrèrent à mettre en ordre les objets qu'ils avaient recueillis et à rédiger leurs observations.

Mais plusieurs fois encore ils renouvelèrent leurs visites à cette incomparable grotte de Dargilan.

Le chef de la mission ne paraissait pas aussi étonné que ses compagnons.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie
NOUVEAUTES**

Nous arrivant tous les Jours

Nouvel es Etoffes à Robe

1,000 verges de nouvelles étoffes à robes valant \$1.25 et \$1.50 pour.....

75c LA VERGE

1,000 verges de nouvelles étoffes à robes valant 95c et \$1 pour.....

60c LA VERGE

1,000 verges de nouvelles étoffes à robes valant 85c et 75c pour.....

50c LA VERGE

ARRIVEES CE MATIN

250 PIÈCES DE SPLENDIDES

Tweeds légers pour costumes de printemps; marchandises fraîches, nouvelles et jolies à.....

65c, 75c, 80c, 85c,
\$1.00 et \$1.25.

Venez nous voir
Venez nous voir

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING, MONTRÉAL

GEORGE VIOLETTI

Soul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.



CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.
COLLABORATEURS CÉLÈBRES
ŒUVRES INÉDITES
MODES : M^{me} Aline VERNON
ABONNEMENT D'ESSAI
Cinquante centimes pour Deux mois

- Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

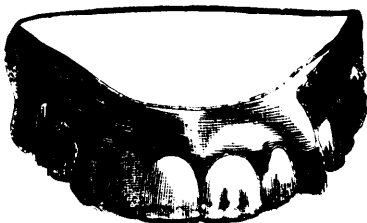
Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S. *
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans **LA PRESSE**.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans **LA PRESSE**.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans **LA PRESSE**.

Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans **LA PRESSE**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 16 Février 1895

39,417

La **PRESSE** sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL



V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : **CHEVRIER**



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

“ LUBY ”

LE **LUBY** n'est pas une teinture mais restore la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE **LUBY** donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE **LUBY** arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE **LUBY** guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE **LUBY** est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.